Jacques-Paul Migne (1800-1875), prêtre auvergnat, patronyme de notre Maison, a été un des plus grands éditeurs du 19e siècle.

La couverture est le fac-similé d'un manuscrit de Grégoire de Nazianze conservé à la Bilbliothèque Nationale. Son poisson décoratif évoque le logo de la présente collection, prolongement de celle qui portait le nom de «ιχθυς (= poisson, LETTRES CHRÉTIENNES ».

ORIGÈNE

La prière

> trônes, les dominations, les principautés et les puissances qui règnent dans les cieux ; quand nous aurons compris que nous pourrons un jour les égaler en gloire auprès du Père, comment ne pas mépriser, bien que ces images soient encore moins qu'une ombre face à la réalité, tout ce qu'admirent les insensés, comme indigne et sans valeur, de peur de perdre les véritables principautés et les puissances divines ?

Il nous faut donc prier, il faut prier pour obtenir les biens essentiels et vraiment grands, ceux du ciel ; il faut laisser à la discrétion de Dieu de disposer des ombres qui les accompagnent, car il sait ce dont nous avons besoin avant même que nous ne le demandions.

II

EXPLICATION DU NOTRE PÈRE

18. Nous avons suffisamment expliqué à présent tout ce qui concerne la prière, selon l'intelligence que nous en avons reçue de Dieu, par Jésus-Christ (et j'ose l'espérer, dans l'Esprit Saint, au lecteur d'en juger)! Nous allons maintenant poursuivre notre tâche et analyser toute la densité de la prière enseignée par le Seigneur.

Les deux recensions du Notre Père

Et d'abord, remarquons que Matthieu et Luc semblent avoir reproduit tous deux la même formule de prière que nous devons utiliser. Voici le texte de Matthieu:

Notre Père, qui es dans les cieux,
que ton nom soit sanctifié!
que ton règne vienne!
Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel!
Donne-nous aujourd'hui notre pain supersubstantiel,
remets-nous nos dettes, comme nous avons remis à nos débiteurs,
et ne nous introduis pas dans la tentation, mais délivre-nous du mal (Mt 6, 9-13).

Et voici le texte de Luc:

Père, que ton nom soit sanctifié!
Que vienne ton règne!
Donne-nous chaque jour notre pain supersubstantiel,
Remets-nous nos péchés car nous remettons à tous nos débiteurs.
Et ne nous introduis pas dans une tentation (Lc 11, 2-4).

A ceux qui seraient portés à trouver les deux formules identiques, il faut observer qu'un certain nombre de ressemblances ne doivent pas cacher les différences, comme notre recherche l'établira.

De plus, il n'est pas possible d'admettre que Jésus Christ ait enseigné la même prière « sur la montagne, où il se retourna à la vue de la foule, quand il instruisit les siens, près de lui » (Mt 5, 1), car c'est dans le contexte du discours sur les béatitudes et les préceptes qui le suivent que Matthieu présente la prière, et en même temps dans le lieu, selon saint Luc « où venant de finir sa prière un de ses disciples lui dit : Apprends-nous à prier comme Jean l'a appris à ses propres disciples » (Lc 11, 1).

Comment admettre que le même discours ait été répété tel quel, ici sans être introduit par aucune interrogation, et là à la demande d'un disciple ? On dira peut-être que les deux prières ont le même contenu, qu'elles sont les mêmes, d'abord données, développées à la multitude, puis livrées à un disciple qui pouvait être absent au moment où Jésus avait prononcé le discours rapporté par Matthieu, ou qui l'avait oublié, avec le temps. Mieux vaut sans doute considérer les deux prières différentes avec des points communs. Nous avons beau chercher chez Marc, il ne s'y trouve aucune trace d'une prière semblable.

La préparation à la prière

19. Nous avons dit plus haut que la prière devait être précédée et accompagnée de certaines dispositions ; voyons donc ce que le Sauveur dit de la prière en général, avant d'analyser la prière rapportée par Matthieu. Voici : « Quand vous priez, ne faites pas comme les hypocrites qui aiment à prier debout dans les synagogues et au coin des places, pour être vus des hommes. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Pour toi, quand tu veux prier, entre dans ta pièce la plus retirée, ferme la porte à clef, et prie ton Père qui est présent dans le secret ; et ton Père qui voit dans le secret, te le revaudra.

En priant, ne rabâchez pas à la manière des païens, qui s'imaginent qu'à force de paroles, ils se feront exaucer. Ne leur ressemblez pas, car votre Père sait de quoi vous avez besoin, avant même que vous le lui demandiez. Priez donc ainsi » (Mt 6, 5-9).

Souvent notre Sauveur poursuit la vaine gloire comme une maladie mortelle. Il le fait encore ici, en défendant d'imiter, au temps de la prière, la conduite des hypocrites. Car c'est de l'hypocrisie, de vouloir tirer vanité devant les hommes de sa piété et de sa libéralité. Rappelez-vous : « Comment pouvez-vous croire, vous qui tirez gloire les uns des autres et ne recherchez pas la gloire qui vient du Dieu unique » (Jn 5, 44) ?

Méprisez toute gloire qui vient des hommes, fût-elle la récompense d'une belle action, pour ne chercher que celle qui en mérite véritablement le nom, gloire que seul Dieu dispense à ceux qui en sont dignes, avec une munificence qui surpasse tout mérite. Ainsi donc, une action qui de soi est belle et digne d'éloge, est dégradée dès que nous la faisons pour être vus et glorifiés par les hommes. Dieu ne la récompense pas.

Si toute parole de Jésus est vraie, celle qu'il prononce avec serment est plus vraie encore. Or il dit de ceux qui paraissent faire le bien pour la gloire humaine ou qui aiment à prier dans les synagogues ou aux angles des places publiques, afin d'être vus des hommes : « En vérité je vous le dis, ils ont déjà leur récompense » (Mt 6, 5).

Il en est de même du riche de l'Évangile ; il avait reçu les biens, au cours de sa vie mortelle, ainsi comblé, il ne peut plus les recevoir, au-delà de la vie présente. Celui qui reçoit sa récompense pour avoir été généreux ou pour avoir prié, n'a pas semé dans l'esprit mais dans la chair, il moissonnera donc la corruption et non la vie éternelle. Il sème dans la chair celui qui fait l'aumône au son de la trompette, dans les synagogues et aux carrefours, pour être loué par les hommes, comme celui qui aime à prier debout dans les synagogues et sur les places publiques pour faire parade devant les hommes et se faire une réputation de piété et de sainteté.

La prière aux carrefours

Ceux qui empruntent la voie large et spacieuse, qui mène à la perdition, qui est en réalité une voie oblique et tortueuse (jamais droite mais toujours brisée) ne peuvent y trouver leur compte, en priant aux coins des places publiques ; l'amour de l'ostentation les pousse à se poster non seulement en un seul mais en mille endroits. Là des hommes qui meurent pour s'être détournés de leur vocation divine les admirent et les béatifient pour leur apparente piété.

Que d'hommes, jusque dans la prière, paraissent « plus amis de la volupté que de Dieu » (2 T 3, 4). Je vise ceux qui associent la prière à l'ivresse et aux festins, c'est-à-dire ceux qui prient debout, aux angles des places publiques. Car tous ceux qui s'adonnent à leurs plaisirs, qui recherchent la voie large, se détournent de la voie étroite, malaisée, qui n'a ni angle ni détour, celle de Jésus Christ.

Prier à l'église, prier à la synagogue

20. Il existe une différence entre l'église et la synagogue. L'église n'a ni tache, ni ride, ni rien de semblable, elle est sainte et immaculée (Ep 5, 27) ; chez elle il n'y a pas de place pour le fils de la courtisane, pour l'eunuque ou l'émasculé, pas davantage pour l'Égyptien ou l'Iduméen ni pour leurs enfants, si ce n'est à la troisième génération ; Moabites et Ammonites n'y pénétreront qu'à « la dixième génération et dans l'éternité » (Dt 23, 1.3, 7.8). La synagogue à laquelle je pense est celle qui avait été construite par un centurion, avant la venue de Jésus ; le Fils de Dieu rendit témoignage à sa foi, qui n'avait pas sa pareille dans tout Israël.

La différence, dis-je, est celle qui sépare celui qui aime prier dans les synagogues, ce qui équivaut presque à prier à l'angle des places publiques, et le saint. Ce dernier n'aime pas seulement prier, il n'aime que la prière, non dans les synagogues mais dans les églises, non au carrefour des routes mais sur la voie droite, qui est étroite et abrupte, non pour paraître

devant les hommes mais pour se trouver en présence du Seigneur, son Dieu. Il est semblable à l'enfant mâle dont parle l'Écriture, qui pense à l'année du salut et respecte le précepte : « Trois fois par an tout le sexe mâle de chez toi se présentera devant le Seigneur Dieu » (Dt 7, 16).

Prier dans la chambre secrète

Il nous faut analyser l'expression : *paraître.* Une chose qui n'a que l'apparence ne peut être appelée belle, elle n'est qu'une représentation sans consistance. Elle frappe l'imagination mais la trompe. Au théâtre, les acteurs ne font que dire et jouer le rôle d'un autre sur la scène ; il en est de même de ceux qui veulent paraître justes, ce sont les histrions de la justice, qui jouent leur rôle sur leurs tréteaux, c'est-à-dire les synagogues et les angles des rues.

N'est pas comédien celui qui ne s'affuble pas d'oripeaux mais qui ne recherche que le témoignage de sa conscience sur une scène autrement exigeante, c'est-à-dire la chambre secrète, où il pénètre et s'enferme avec toutes les richesses accumulées, son trésor de sagesse et de connaissance. Là sans regarder au dehors, sans se laisser distraire par l'extérieur, il ferme les portes des sens, pour se détourner du sensible et l'empêcher d'envahir son esprit ; puis il invoque le Père qui, loin de fuir ou de délaisser une pareille demeure, y habite avec son fils unique. « Moi et le Père, dit Jésus, nous viendrons à lui et nous établirons en lui notre demeure » (Jn 14, 23).

Prier de cette manière, c'est une évidence, c'est invoquer non seulement le Dieu juste mais le Père qui nous considère comme ses fils ; il ne nous abandonne pas mais habite notre retraite, il veille sur elle, en augmente les trésors, à condition de fermer la porte avec soin.

Il faut prier en évitant le bavardage

21. Prier ce n'est pas rabâcher mais parler à Dieu. Nous rabâchons, quand nous ne prenons pas garde à nous-mêmes, aux paroles que nous prononçons, en priant, quand nous sommes envahis d'actions, de paroles, de pensées viles et répréhensibles, indignes de la pureté de Dieu. Le rabâcheur dans la prière se trouve dans une situation plus fâcheuse que le disciple de la synagogue dont il a été question plus haut, il prend une voie plus funeste que les places publiques, il ne sauve même pas les apparences de la vertu. Seuls les païens, au dire de l'Évangile, « rabâchent », parce qu'ils ne savent pas demander les biens du ciel et se rabattent sur les biens matériels et sensibles. C'est « rabâcher comme un païen » que de demander les biens terrestres et futiles au Seigneur qui habite les cieux et les demeures au-dessus des cieux.

De la dispersion à l'unique bien

Celui qui parle beaucoup parle en vain et celui qui parle en vain parle beaucoup. Il n'existe point d'unité dans la matière et dans les corps, ce qui paraît un se partage, se divise et se subdivise en une infinité de parties qui ont perdu le caractère de l'unité. Unique est le bien, multiple le mal. Une est la vérité, multiple l'erreur, une est la vraie justice, multiples ses contrefaçons. Une est la sagesse de Dieu, multiple « la sagesse de ce monde et des princes de ce monde » (1 Co 2, 6). Une est la parole de Dieu, multiples les paroles étrangères à Dieu.

Qui multiplie les paroles n'évite pas le péché, qui s'imagine être exaucé à force de paroles se fait illusion. Prenons donc garde de ressembler aux païens, qui portent à la prière vanité et abondance de paroles, à l'exemple du serpent, dont parle le psalmiste (Ps 58, 4). Dieu est le père commun de tous les hommes, il connaît les besoins de ses enfants, quand il s'agit de biens dignes de sa connaissance paternelle.

Celui qui ignore Dieu, ignore les choses de Dieu, il ignore ses vrais besoins. Ce qu'il réclame n'est souvent que l'appel du vice.

Celui, par contre, qui aspire aux valeurs supérieures et divines, les obtiendra de celui qui est à la fois Dieu et Père, puisqu'il connaît nos besoins avant que nous ne les demandions.

Nous avons expliqué ce qui introduit la prière du Seigneur chez Matthieu, voyons maintenant ce que dit la prière elle-même.

Notre Père...

22. Il y a lieu d'examiner avec soin si dans l'Ancien Testament il existe une seule prière qui appelle Dieu du nom de Père. Jusqu'à présent, malgré toutes nos recherches, nous n'en avons pas encore trouvé. Nous ne voulons pas dire que Dieu n'y soit pas appelé Père, ou que les vrais croyants ne soient pas appelés fils de Dieu. Mais nulle part, dans une prière, Dieu n'est invoqué comme Père, selon l'expression pleine de confiance que le Sauveur nous a transmise.

Il arrive souvent que Dieu soit appelé Père et fils ceux qui sont venus à la parole de Dieu, par exemple dans le Deutéronome : « Tu as abandonné le Dieu qui t'a engendré, tu as oublié le Seigneur qui t'a créé » (Dt 32, 18). Et encore : « N'est-ce pas lui qui est ton Père, qui t'a possédé comme son héritage, qui t'a fait et qui t'a créé » (Dt 32, 6) ? Et plus loin : « Mes fils ont perdu la foi » (Dt 32, 10). Dans Isaïe « J'ai engendré des enfants, j'ai élevé des fils, et ils m'ont abandonné » (Is 1, 2). Et dans Malachie : « Le fils honore son père et le serviteur révère son seigneur. Si donc je suis votre père, où est l'honneur que vous me rendez ? Et si je suis votre seigneur, où est la crainte respectueuse que vous me devez (Mc 1, 6) ? »

Si donc on appelle Dieu, Père, et fils ceux qui sont nés de lui pour avoir cru en sa parole il demeure que nulle part chez les Anciens se trouve affirmée cette filiation de façon ferme et sûre. Les passages que nous avons cités manifestent que les fils en

question sont plutôt des sujets. Or, au témoignage de l'Apôtre : « Aussi longtemps que l'héritier est en bas âge, il ne diffère en rien de l'esclave bien qu'il soit le maître de tout ; il est placé sous l'autorité de tuteurs et de curateurs jusqu'à la date fixée par son père » (Ga 4, 2.3). La plénitude des temps est arrivée avec l'Incarnation de notre Seigneur Jésus Christ, lorsque reçoivent l'adoption ceux qui sont de bonne volonté, ainsi que l'enseigne saint Paul : « Aussi bien vous n'avez pas reçu un esprit de servitude pour retomber dans la crainte ; vous avez reçu l'esprit d'adoption qui nous fait crier : Abba ! Père » (Rm 8, 15).

Et l'Évangile de saint Jean : « Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom » (Jn 1, 12). A cause de cet esprit d'adoption, l'Épître catholique de saint Jean affirme des enfants de Dieu que : « Quiconque est né de Dieu ne commet pas le péché, parce qu'il porte en lui le germe divin ; il ne peut pas pécher, parce qu'il est né de Dieu » (1 Jn 3, 9).

Dimension trinitaire

Faisons à présent réflexion sur le sens de ces paroles que rapporte saint Luc : « Quand donc vous priez, dites : Père ». Craignons, si nous ne sommes pas des fils légitimes, de lui donner ce nom : nous risquerions d'ajouter à tous nos péchés encore celui d'impiété. Voici ma pensée : saint Paul dit dans la première Épître aux Corinthiens : « Personne ne peut dire : Jésus est Seigneur, que sous l'action de l'Esprit Saint ; et personne, parlant sous l'action de l'Esprit de Dieu ne dit : Anathème à Jésus » (I Co 12, 3). Les mots Esprit Saint et Esprit sont synonymes. Ce que signifie : « dire Seigneur sous l'action de l'Esprit Saint » n'est pas très clair. Des milliers d'hypocrites, une foule d'hérétiques, et même parfois des démons, vaincus par la force de ce nom, ont proféré cette formule. Personne n'osera affirmer que tous ceux-ci ont dit : Seigneur Jésus, dans le Saint-Esprit.

Ils ne pourraient pas dire vraiment : Seigneur Jésus, car seuls ceux qui servent le Verbe de Dieu et dont les actions ne

proclament point d'autre Seigneur affirment à la vérité que Jésus est Seigneur. S'il en est ainsi des justes, les pécheurs, en revanche, par leurs prévarications, blasphèment le Verbe de Dieu, et leurs œuvres vocifèrent : Anathème à Jésus !

Mais ceux qui, nés de Dieu, ne commettent pas de péché et portent en eux le germe divin, se détournent du péché et par leur conduite proclament : Notre Père, qui es dans les cieux. « L'Esprit Saint lui-même se joint à leur esprit pour attester qu'ils sont fils de Dieu ; et ses héritiers, cohéritiers du Christ ; ils souffrent avec lui, mais avec lui ils espèrent aussi être glorifiés » (cf. Rm 8, 16.17).

Ceux-là, en raison de leur conduite, ne disent pas à moitié Notre Père. De tout leur cœur, qui est source des bonnes œuvres, ils « croient pour parvenir à la justice » et c'est en plein accord qu'« ils confessent avec la bouche pour parvenir au salut » (Rm 10, 10).

Image du Père

Aussi toutes leurs œuvres, leurs paroles et leurs pensées, que le Verbe de Dieu façonne à sa ressemblance, reflètent l'image du Dieu invisible et du Créateur, qui « fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et tomber sa pluie sur les justes et sur les méchants » (Mt 5, 45). De la sorte ils portent en eux l'image de Dieu.

Les saints sont donc l'image de l'Image, le Fils étant l'Image, ils réfléchissent désormais sa filiation non par une ressemblance simplement extérieure, mais par une assimilation profonde. Ils sont transformés par le renouvellement spirituel et finissent par ressembler intimement à Celui qui se manifeste dans le corps de gloire.

Si tel est le portrait de ceux qui à la vérité disent : Notre Père qui es dans les cieux, il est évident que celui qui commet le péché, comme s'exprime saint Jean dans son épître catholique, est du diable, « car le diable est pécheur dès l'origine » (1 Jn 3, 8). Le germe de Dieu qui demeure en l'âme régénérée, immunise contre le péché ceux qui reproduisent

l'image de son Fils ; mais le germe de Satan infeste ceux qui commettent le péché, et sa présence empêche d'accomplir le redressement spirituel. Puisque le Fils s'est manifesté pour détruire les œuvres du diable, la présence en nos âmes du Verbe de Dieu est à même de détruire en nous les œuvres du diable, d'arracher le germe mauvais, planté en nous, et de faire de nous les fils de Dieu. Ne nous imaginons donc pas que nous avons simplement appris une formule de prière à réciter à heure fixe. Si vraiment nous réalisons ce que nous avons dit du précepte : il faut prier sans cesse, notre vie tout entière sera une prière ininterrompue et proclamera Notre Père qui es dans les cieux. Notre cité ne sera plus sur la terre mais bien dans le ciel qui est le trône de Dieu, parce que le règne de Dieu aura été instauré en tous ceux qui portent l'image du Verbe céleste, et de la sorte seront devenus célestes.

Qui es aux cieux...

Dieu n'est pas lié à un lieu

23. Il est dit : Le Père des saints est au ciel. Il faut se garder d'imaginer Dieu circonscrit par une forme corporelle et habitant les cieux ; si le Dieu du ciel était circonscrit, il serait plus petit que les cieux qui l'enserreraient. Bien au contraire, l'ineffable puissance de sa divinité enveloppe et porte tout ce qui existe. Prises à la lettre certaines expressions sembleraient affirmer que Dieu se trouve dans les limites d'un lieu, mais il importe de les entendre dans un sens plus large, en respectant la nature spirituelle de Dieu. Nous lisons par exemple dans l'évangile de saint Jean : « Avant la fête de Pâques, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père, Jésus, qui avait aimé les siens dans ce monde, leur donna de

son amour un témoignage suprême » (Jn 13, 1). Et plus loin : « Sachant que le Père lui avait tout remis entre les mains et qu'il était venu de Dieu et retournait à Dieu » (Jn 13, 3). Et encore : « Vous avez entendu que je vous ait dit : Je m'en vais et je reviens à vous. Si vous m'aimiez vous vous réjouiriez de ce que je vais au Père » (Jn 14, 28). Plus loin : « Maintenant je vais vers Celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande : Où vas-tu » (Jn 16, 5) ? S'il fallait entendre ces paroles d'un lieu matériel, il faudrait le faire également des suivantes : « Jésus lui répondit : Si quelqu'un aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous établirons chez lui notre demeure » (Jn 14, 23).

Ces derniers mots ne doivent pas s'entendre d'un déplacement spatial du Père et du Fils, auprès de celui qui aime la parole de Jésus ; mais le Verbe de Dieu par condescendance, s'est humilié dans sa dignité, lorsqu'il est venu chez les hommes. Il est dit qu'il va de ce monde à son Père, pour que nous le contemplions dans la perfection de sa nature, au-delà de son anéantissement volontaire dans la plénitude de sa gloire. Si nous le prenons pour guide, il nous délivrera à notre tour de toutes nos misères. Qu'il aille maintenant vers Celui qui l'a envoyé ; que le Verbe de Dieu quitte le monde et retourne à son Père.

A la fin de l'évangile, saint Jean écrit : « Ne me retiens pas, car je ne suis pas encore monté vers le Père » (Jn 20 17). Il faut comprendre cette parole au sens mystique : l'intelligence spirituelle permet d'entendre d'une manière plus digne de Dieu l'ascension du Fils vers le Père, comme une ascension de l'esprit plutôt que du corps.

J'ai expliqué les paroles : Notre Père, qui es aux cieux, pour écarter la conception simpliste de ceux qui s'imaginent Dieu localement aux cieux, et pour nier que Dieu se trouve dans un lieu matériel (ce qui revient à dire qu'il a un corps et de ce fait divisible, matériel et corruptible). En effet, tout corps est divisible, corruptible, matériel. Il est donc nécessaire de comprendre que Dieu est d'une autre nature que la matière.

Avant l'incarnation du Christ, à plusieurs reprises les Écritures paraissent dire que Dieu est lié à un lieu ; il ne me

semble pas inutile de citer quelques-uns de ces textes pour éclairer ceux qui s'imaginent le Dieu suprême, cerné par un lieu restreint et limité.

D'abord dans la Genèse : « Adam et Ève », dit l'Écriture, « entendirent la voix du Seigneur Dieu qui se promenait, le soir, dans le paradis. Et Adam et sa femme se cachèrent devant le Seigneur Dieu, au milieu des arbres du paradis » (Gn 3, 8). Nous demanderons à ceux qui ne pénètrent pas dans les trésors de l'Écriture et qui ne frappent même pas à la porte, comment le Seigneur Dieu qui remplit ciel et terre, qui, selon leur conception, a corporellement le ciel comme trône et la terre comme escabeau de ses pieds, peut-il s'enfermer en un lieu si restreint par rapport au ciel et à la terre ; comment ce paradis, qu'ils s'imaginent matériellement, n'est-il pas rempli par Dieu, mais est-il tellement plus grand, au point que le Seigneur puisse s'y promener et percevoir le son de ses pas ?

Il est encore moins exact de penser qu'Adam et Ève se soient cachés devant Dieu, au milieu des arbres du paradis, parce que leur désobéissance leur faisait redouter le Seigneur. En effet, on ne dit pas seulement qu'ils voulaient se cacher, mais qu'ils se cachèrent réellement. Comment, selon ces esprits, Dieu peut-il demander : Où es-tu ?

Nous avons longuement traité ces questions en expliquant la Genèse. Qu'il nous suffise ici, pour ne pas passer sous silence un si grave problème, de rappeler la parole : « J'habiterai parmi eux et je me promènerai au milieu d'eux » (Ex 28, 8) que le Deutéronome rapporte de Dieu. Sa promenade parmi les saints est semblable à celle qu'il a faite au paradis : tous les pécheurs se cachent devant Dieu, fuient sa visite et se détournent de sa présence. Ainsi, « Caïn s'étant retiré de devant la face du Seigneur, habita dans la terre de Naïd, en face d'Eden » (Gn 4, 16). Dieu habite dans le ciel comme il habite dans les saints, qu'il s'agisse du saint qui porte l'image de l'homme céleste, du Christ qui porte tous les flambeaux et les étoiles du ciel qui sont sauvés, ou des saints qui se trouvent dans le ciel, selon la parole : « Vers toi j'ai les yeux levés, qui te tiens au ciel » (Ps 123, 1), et dans l'Ecclésiaste : « Ne dites rien inconsidérément, et que votre cœur ne se hâte point de proférer des paroles devant Dieu ; car Dieu est dans le ciel et vous sur la terre » (Qo 5, 1). Ces paroles veulent exprimer la distance qui sépare les êtres enfermés dans des limites corporelles, de celui qui, avec les anges, se trouve auprès des puissances saintes et du Christ lui-même. Ce dernier semble bien être le trône de Dieu, allégoriquement appelé ciel, et son Église l'escabeau de ses pieds, allégoriquement appelée terre.

Nous avons cité quelques paroles de l'Ancien Testament qui semblent lier Dieu à un lieu, afin de convaincre de notre mieux notre lecteur qu'il faut interpréter la divine Écriture de manière élevée et spirituelle, quand elle semble enseigner que Dieu se trouve dans un lieu. Il convenait d'exposer cela à propos des mots : Notre Père qui es aux cieux, pour opposer l'essence de Dieu à toutes les créatures : aux êtres qui ne participent pas à lui appartient une puissance et comme un effluve de la divinité.

Que ton nom soit sanctifié...

24. Cette formule peut signifier : ou bien, ce qui est demandé n'a pas encore été obtenu ; ou bien, celui qui l'a déjà obtenu demande que la chose demeure. Cependant les paroles que Matthieu et Luc nous invitent à dire : Que ton nom soit sanctifié, prouvent que le nom du Père n'est pas encore sanctifié. Mais comment, objectera-t-on, un homme peut-il demander que soit sanctifié le nom de Dieu, comme s'il ne l'était pas ? Voyons donc ce que signifie le nom du Père, ce que signifie le sanctifier.

Le nom

Le nom désigne la nature propre et incontestable de l'être nommé. Ainsi la nature propre de l'apôtre Paul fait que son âme, son esprit et son corps sont tels ou tels. Ce caractère propre et incommunicable, qui fait qu'aucun être n'est identique à Paul, est exprimé par le nom de Paul. Chez les hommes ces qualités propres – comme les noms – peuvent changer. Abram fut appelé Abraham, Simon fut appelé Pierre, Saul, qui persécutait Jésus, fut appelé Paul.

Pour Dieu, qui est immuable et ne change jamais il n'y a qu'un seul nom : celui de l'Existant, donné dans l'Exode. Nous nous évertuons tous à réfléchir sur Dieu pour comprendre sa nature (rares et plus que rares sont ceux qui peuvent comprendre sa sainteté) ; la prière de Jésus nous apprend que Dieu est saint, pour nous faire découvrir sa sainteté de Créateur, de Providence, de Juge, qui choisit et abandonne, accueille et rejette, récompense et châtie chacun selon son mérite. Voilà ce qui caractérise la qualité propre de Dieu, qui, à mon avis, est appelée dans les Écritures du nom de Dieu.

Ainsi dans l'Exode : « Tu ne prendras pas en vain le nom du Seigneur, ton Dieu » (Ex 20, 7) ; dans le Deutéronome : « Que ma parole soit attendue comme la pluie, que mes paroles se répandent comme la rosée, comme l'averse sur l'herbe et la goutte d'eau sur le gazon : car j'ai invoqué le nom du Seigneur » (Dt 32, 2-3). Dans les Psaumes : « Ils rappelleront ton nom d'un âge à l'autre » (Ps 45, 18). Celui qui ne s'efforce pas de mettre en harmonie sa conception de Dieu avec ce qui est juste, celui-là « prend en vain le nom du Seigneur Dieu ».

Grâce à ce nom, les paroles ont l'efficacité de la pluie et sont capables de porter du fruit à l'âme des auditeurs, elles consolent comme la rosée, elles fortifient les auditeurs comme la pluie bienfaisante ou la goutte d'eau qui féconde. Pensant en lui-même que pour mener à bien son œuvre il a besoin de Dieu, l'homme appelle en lui Celui qui, seul, dispense tous ces biens. Comprendre, alors même qu'on paraît apprendre

d'un homme, ou découvrir les mystères de Dieu, c'est se souvenir des choses divines plus que les apprendre[16].

Que signifie sanctifier

Celui qui prie doit réfléchir et demander que soit sanctifié le nom de Dieu, selon la parole des Psaumes : « Exaltons son nom en lui-même » (Ps 33, 4). Le psalmiste nous demande de nous harmoniser avec le même esprit pour nous hâter d'approfondir la connaissance véritable et sublime de Dieu. Exalter le nom de Dieu en lui-même c'est participer à l'effluve divin, en naissant de lui, c'est dominer les ennemis qui ne peuvent plus se réjouir de nos chutes. Par là se trouve exaltée la force de Dieu comme le montre le psaume 30 : « Je t'exalte, Seigneur, qui m'as conçu et n'as pas fait rire de moi mes ennemis ». On exalte Dieu en lui édifiant une demeure en soi-même, suivant le titre du même psaume : Psaume. Cantique pour la dédicace de la maison de David.

A propos des mots : Que ton nom soit sanctifié et des autres demandes qui suivent, il faut ajouter que l'impératif remplace fréquemment l'optatif, chez les écrivains sacrés, par exemple dans les Psaumes : « Que se taisent les lèvres du mensonge, qui répandent l'insolence contre le juste » (Ps 31, 19), au lieu de : Puissent se taire !... Et à propos de Judas : « Que l'usurier rafle tout son bien, qu'il ne trouve personne pour l'assister » (Ps 109, 11-12). Tout ce psaume est une prière qui appelle les maux sur Judas. Pour n'avoir pas connu cette règle grammaticale, Tatien[17] a fait des hypothèses impies sur Dieu. C'est ainsi qu'il comprend la parole : Que la lumière soit, comme d'une prière au lieu d'un ordre. Car, explique-t-il avec impiété, Dieu était dans les ténèbres.

16. Origène comme les Platoniciens croit à la préexistence des âmes.
17. Tatien est un païen originaire de Mésopotamie, venu à Rome où il rencontre Justin et se convertit au christianisme. Il finit par quitter l'Église. Il est connu par son *Discours aux Grecs* mais la citation d'Origène n'appartient pas à ce livre.

Il faudrait lui demander comment il comprend les formules suivantes : « Que la terre produise de l'herbe verte, et, Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, et, Que les eaux produisent des animaux vivants qui nagent dans l'eau, et, Que la terre produise une âme vivante » (Gn 1, 11.9.20.24). Dieu prie-t-il que soit rassemblée en une seule masse l'eau de dessous le ciel afin de se tenir sur un firmament solide ? Ou bien prie-t-il que la terre germe, pour jouir des produits du sol ? Quel besoin a-t-il de la lumière, des poissons pour souhaiter leur création ? Que la lumière soit, ceci est un impératif et non pas un optatif. Il m'a semblé nécessaire, à propos de cette prière formulée en termes impératifs, de rappeler l'interprétation de Tatien, parce qu'il a trompé plusieurs esprits qui ont reçu son enseignement impie ; nous-mêmes naguère en avons connu.

Que vienne ton règne...

25. Que vienne ton règne ! Selon la parole de notre Seigneur et Sauveur, le règne de Dieu « ne vient pas de manière à frapper le regard et on ne saurait dire : Le voici, le voilà, mais le règne de Dieu est au dedans de nous » (le mot au dedans de signifie : dans notre bouche, dans notre cœur) (Lc 17, 20-21). Il est donc évident que celui qui prie pour que vienne le royaume de Dieu prie avec raison qu'en lui s'élève, fructifie, s'achève le règne de Dieu. Dans tous les saints qui ont Dieu pour roi et qui obéissent à ses lois spirituelles, le Seigneur habite comme dans une cité bien administrée. Le Père est présent et le Christ règne avec le Père dans l'âme parfaite, selon la parole rappelée plus haut : « Nous viendrons en lui et en lui nous établirons notre demeure » (Jn 14, 22).

Que signifie le royaume de Dieu

A mon avis, le royaume de Dieu signifie le bienheureux état de la raison[18] et l'ordre des sages raisonnements ; le royaume du Christ, les paroles de salut qui s'adressent aux auditeurs comme les œuvres parfaites de la justice et des autres vertus : car le Fils de Dieu est parole et justice. Au contraire, le prince de ce monde tyrannise les pécheurs, puisque tous les pécheurs sont esclaves du siècle méchant ; ils ne s'abandonnent pas à celui « qui s'est livré volontairement pour nos péchés, afin de nous arracher à la perversité du monde présent, selon la volonté de notre Dieu et Père », comme il est écrit dans la lettre aux Galates (1, 4).

Ceux qui sont tyrannisés par le prince de ce monde, pour avoir librement péché, sont sous le règne du péché. Aussi Paul nous ordonne-t-il de secouer le joug du péché : « Que le péché ne règne donc plus dans votre corps mortel, pour vous faire obéir à ses convoitises » (Rm 6, 12).

Comment demander ce qui existe déjà

On objectera peut-être, à propos de ces deux demandes : Que ton nom soit sanctifié et Que ton règne arrive, si l'on demande avec succès d'être exaucé, il est sûr que pour certains le nom de Dieu sera sanctifié et son règne arrivera. Mais comment alors ceux-là peuvent-ils encore continuer à demander des biens qui déjà sont arrivés, en disant : Que soit sanctifié ton nom, que ton règne arrive ?

Nous allons répondre à cette objection. Celui qui prie pour obtenir la gnose (connaissance) et la sagesse a toujours raison de les demander, parce qu'il obtiendra des trésors plus riches de gnose et de sagesse qui lui permettront de connaître tout le partiel réservé au temps présent et que lui sera révélé, par la suite, le parfait qui remplacera le partiel, lorsque, mis face à

18. La raison est un terme stoïcien. Origène, pour écarter soigneusement toute interprétation matérialiste, s'en tient au sens spirituel.

face avec les choses intelligibles, l'esprit les percera, sans l'aide de la sensation. De même le nom de Dieu ne sera parfaitement sanctifié, son règne n'arrivera parfaitement pour chacun de nous qu'au moment où seront parfaites en nous gnose et sagesse, et sans doute aussi les autres vertus. Nous nous acheminons vers la perfection, si, « oubliant le chemin parcouru, nous sommes tendus en avant de tout notre être » (Ph 3, 13).

Le royaume de Dieu en nous, qui sommes des marcheurs infatigables, atteindra sa perfection, quand s'accomplira la parole de l'Apôtre : « Lorsqu'il aura soumis tous ses ennemis, le Christ remettra le royaume à Dieu le Père, afin que Dieu soit tout en tous » (1 Co 15, 24-28). Aussi prierons-nous sans cesse avec les dispositions divinisées par le Verbe, en disant à notre Père qui est dans les cieux : Que ton nom soit sanctifié, que ton règne arrive !

Il faut noter encore, à propos du règne de Dieu : il n'est pas possible de concilier la justice avec l'iniquité, la lumière et l'ombre, le Christ et Bélial ; de même le règne du péché est inconciliable avec le règne de Dieu. Si nous voulons que Dieu règne sur nous, que jamais le péché ne règne sur notre corps mortel. Ne suivons pas les appels du péché qui sollicite notre âme aux œuvres de la chair et aux actes qui sont étrangers à Dieu. Mortifions nos membres charnels pour produire les fruits de l'esprit ; le Seigneur se promènera en nous comme en un paradis spirituel, il régnera seul en nous avec son Christ, à la droite de la puissance spirituelle que nous demandons de recevoir, jusqu'à ce que ses ennemis deviennent en nous l'escabeau de ses pieds et que soit écartées de nous toute principauté, puissance et vertu. Tout cela peut se réaliser en chacun de nous, la mort peut être vaincue, afin que le Christ puisse dire en nous : « Mort, où est ton aiguillon, enfer, où est ta victoire » (1 Co 15, 55) ?

Il faut donc que ce qui est corruptible en nous révèle la sainteté et l'incorruptibilité dans la chasteté et la pureté ; et ce qui est mortel, en dépouillant la mort, révèle l'immortalité du Père. De cette manière, Dieu régnera en nous et déjà nous entrons en possession des biens de la nouvelle naissance et de la résurrection.

Que ta volonté soit faite...

26. « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » Luc, après les mots : Que ton règne arrive, a passé sous silence cette demande et a écrit : « Donne-nous chaque jour notre pain suprasubstantiel ». Nous allons donc étudier les paroles que Matthieu est seul à rapporter et qui suivent les précédentes. Nous qui prions, nous sommes encore sur la terre ; nous pensons que tous les habitants des cieux y accomplissent la volonté de Dieu. Nous demandons que, pour nous aussi sur la terre, soit faite, en toutes choses, la volonté de Dieu ; ce qui arrivera si nous ne faisons rien en dehors de cette volonté. Lorsque cette volonté aura pleinement été accomplie en nous sur la terre, nous serons semblables aux êtres du ciel ; comme eux, nous porterons l'image de l'Être céleste ; nous hériterons le royaume des cieux, et ceux qui nous succéderont sur la terre, à leur tour, demanderont de devenir semblables à nous, qui serons au ciel.

On peut entendre dans un sens plus large les mots rapportés par Matthieu : Sur la terre comme au ciel. La prière qui nous est demandée serait la suivante : Que ton nom soit sanctifié sur la terre comme au ciel, qu'advienne ta volonté sur la terre comme au ciel. Le nom de Dieu a été sanctifié par les habitants du ciel ; le règne de Dieu s'est établi parmi eux ; la volonté de Dieu est faite parmi eux. Toutes ces choses, incomplètes pour les habitants de la terre, peuvent être réalisées, si nous savons nous montrer dignes d'être exaucés par Dieu[19].

Que signifie le ciel et la terre

A propos des mots : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel », on peut se demander : Comment la volonté

19. « Par cette remarque, Origène fait preuve d'une singulière pénétration, car les études récentes sur l'art poétique de Qumrân justifient tout à fait cette exégèse ». J. Carmignac, Recherches..., p. 112.

de Dieu peut-elle se faire en un ciel où habitent les esprits du mal[20], par qui « est enivré le glaive de Dieu jusque dans les cieux » (Is 34, 5)? Si donc nous demandons que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel, ne demandons-nous pas imprudemment que les puissances du mal qui peuplent le ciel demeurent aussi sur la terre. De fait beaucoup d'hommes se sont corrompus sur la terre, à cause des mauvais esprits qui habitent les lieux célestes.

Mais celui qui interprète spirituellement le ciel et la terre, en y découvrant le Christ et l'Église, (qui est le digne trône du Père sinon le Christ, et l'escabeau de ses pieds, sinon l'Église ?), pourra résoudre facilement la difficulté : Chaque membre de l'Église doit demander de faire la volonté du Père comme le Christ l'a faite, lui qui est venu dans ce but et qui l'a accomplie tout entière. En adhérant à lui, nous pouvons devenir un seul esprit avec lui, et par là accomplir sa volonté; de la sorte, elle sera parfaite sur la terre comme au ciel. Car celui qui s'unit au Seigneur, selon Paul, n'est avec lui qu'un esprit. Je ne crois pas que ceux qui réfléchissent attentivement à mon interprétation pourront la rejeter.

On pourra cependant objecter la parole du Seigneur aux Onze, après sa résurrection : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre » (Mt 28, 18). Comme il a puissance sur les choses du ciel, Jésus dit avoir reçu puissance sur la terre. Les choses du ciel, les premières, ont été éclairées par le Verbe ; à l'accomplissement du siècle, celles de la terre imitèrent, grâce à la puissance accordée au Fils de Dieu, celles que la puissance du Sauveur a reçues au ciel et qui déjà sont parfaites. Le Christ veut, par la prière, s'associer auprès du Père ceux qu'il instruit. Ainsi les êtres terrestres, soumis à la vérité et au Verbe, transformés par la puissance qu'il a reçue sur la terre comme au ciel, seront semblables aux êtres célestes et conduits à leur terme bienheureux qui est en son pouvoir.

20. A la suite de saint Paul, Origène imagine que les démons peuplent les sphères célestes. Voir Éphésiens, 6, 12.

Le ciel, le Sauveur, la terre, l'Église

Si donc on entend le ciel du Sauveur et la terre de l'Église, en disant que le premier-né de toute créature sur qui repose le Père comme sur un trône est le ciel, on peut conclure que l'Homme, revêtu de force par l'humiliation et l'obéissance jusqu'à la mort, dit, après la résurrection, la parole : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ». L'homme, assumé par le Sauveur, a reçu puissance sur les choses du ciel qui appartiennent au Fils unique, afin de s'unir et de participer à sa divinité.

Reste à résoudre la seconde difficulté : Comment la volonté de Dieu est-elle faite au ciel, alors que les esprits du mal combattent dans les lieux célestes les êtres de la terre ?

Voici notre réponse. Celui qui habite encore sur la terre a déjà sa cité dans les cieux et y amasse des trésors, non pas à cause du lieu mais des dispositions intérieures, parce qu'il a le cœur au ciel et qu'il porte l'image de l'être céleste ; il n'est plus de la terre ni du monde supérieur et céleste. De même aussi les esprits du mal, tout en vivant dans les cieux, ont leur cité sur la terre. Ils tendent des embûches aux hommes et luttent contre eux ; ils thésaurisent sur la terre et portent l'image de l'être terrestre, le commencement de la créature du Seigneur, faite pour être le jouet des anges. Ces esprits du mal ne sont pas célestes et n'habitent pas dans les cieux, parce que leurs dispositions sont mauvaises.

En conclusion : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » ne signifie pas que se trouvent au ciel ceux qui, par la pensée, sont tombés avec « celui qui est tombé du ciel comme la foudre » (Lc 10, 19).

Transformer la terre

En demandant de prier que soit faite la volonté du Père sur la terre comme au ciel, notre Sauveur n'ordonne peut-être pas du tout de prier pour ceux qui habitent la terre pour qu'ils deviennent semblables à ceux qui ont cité au ciel. Par là, il

désire simplement que tous les êtres qui sont sur la terre, c'est-à-dire les mauvais, les terrestres, ressemblent à ceux qui ont cité dans les cieux et qui sont devenus ciel.

Le pécheur, quel qu'il soit, est terre ; et s'il ne se repent pas, il deviendra terre. Mais celui qui fait la volonté de Dieu et ne désobéit pas aux lois du salut et de l'esprit est ciel. Si donc nous sommes encore terre, à cause de notre péché, demandons pour nous que la volonté de Dieu nous amende comme elle l'a fait pour ceux d'entre nous qui sont devenus ciel ou qui sont ciel. Et, si aux yeux de Dieu, nous ne sommes déjà plus terre, demandons du moins que sur la terre comme au ciel, c'est-à-dire chez les mauvais s'accomplisse la volonté de Dieu pour qu'ils deviennent ciel, alors un jour il n'y aura plus de terre, tout sera devenu ciel.

Selon cette interprétation, si la volonté de Dieu est faite sur la terre comme au ciel, la terre ne reste plus terre. Pour me servir d'un autre exemple, si la volonté de Dieu est faite chez les tempérants, les intempérants deviendront tempérants ; si elle est faite chez les injustes comme chez les justes, les injustes deviendront justes. Et donc si sa volonté est faite sur la terre comme elle l'est au ciel, tous nous serons ciel. La chair qui ne sert de rien et le sang qui lui est apparenté ne peuvent pas hériter le royaume de Dieu ; ils l'hériteront cependant si, de terre, de poussière et de sang, ils sont transformés en substance céleste.

Donne-nous aujourd'hui notre pain

27. « Donne-nous aujourd'hui notre pain supersubstantiel », ou, selon Luc, « donne-nous chaque jour notre pain supersubstantiel ». Certains exégètes supposent que nous devons prier pour le pain matériel[21] ; il est bon de réfuter leur

21. L'interprétation du pain matériel est le fait de beaucoup d'exégètes anciens et de tous les modernes. Mais Origène, comme Tertullien et Cyrille de Jérusalem, dédaigne, à son habitude, l'explication matérielle pour développer le pain spirituel.

erreur. Comment celui qui nous fait demander les biens majeurs et célestes – alors que le pain corporel n'est ni un bien céleste ni l'objet d'une demande majeure – pourrait-il oublier son enseignement et nous demander de supplier son Père pour un bien infime et terrestre ?

Le vrai pain

Nous allons suivre le Seigneur lui-même, qui nous enseigne ce qui regarde le pain ; nous l'exposerons longuement. Dans l'évangile selon Jean, Jésus dit à ceux qui sont venus le chercher à Capharnaüm : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non pas parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé du pain et que vous avez été rassasiés » (Jn 6, 26). Celui qui mange les pains que Jésus a bénis et qui s'en est nourri cherche à mieux connaître le Fils de Dieu et se hâte vers lui. Voilà pourquoi Jésus ordonne : « Travaillez non pour la nourriture qui périt mais pour la nourriture qui demeure jusque dans la vie éternelle, celle que le Fils de l'homme vous donnera » (Jn 6, 27).

Les auditeurs l'interrogeaient en disant : « Que nous faut-il faire pour travailler aux œuvres de Dieu ? – L'œuvre de Dieu, répondit Jésus, c'est de croire en Celui qui m'a envoyé » (Jn 6, 28-29). Et Dieu « envoya son Verbe et il les guérit » (Ps 101, 20), comme il écrit dans les psaumes qui font allusion aux malades. Ceux qui croient au Verbe font les œuvres de Dieu ; celles-ci sont une nourriture qui subsiste jusque dans la vie éternelle.

Plus loin : « C'est mon Père qui vous donne le vrai pain de vie, car le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et donne la vie au monde » (Jn 6, 32-33). Le pain véritable est celui qui nourrit l'homme véritable créé à l'image de Dieu, qui élève celui qui s'en nourrit jusqu'à la ressemblance avec son Créateur. Qu'y a-t-il de plus précieux pour l'esprit de

celui qui la comprend que la sagesse de Dieu et de mieux conforme à la nature raisonnable que la vérité ?

Et l'autre pain ?

Quelqu'un nous objectera peut-être que le Maître ne nous apprend pas à demander le pain supersubstantiel mais l'autre pain. Même dans l'évangile selon Jean, Jésus parle de ce pain tantôt comme d'un autre que lui, tantôt comme de lui-même. Comme d'un autre, quand il dit « Moïse vous a donné le pain venu du ciel, non point le vrai, car c'est mon Père qui vous le donne, le vrai pain du ciel. » Comme de lui-même, lorsqu'il répond à ceux qui lui demandent : « Donne-nous toujours de ce pain. – Je suis le pain de vie. Celui qui vient vers moi n'aura pas faim, celui qui croit en moi n'aura pas soif » (Jn 6, 34-35). Et peu après : « Je suis le pain vivant descendu du ciel ; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai c'est ma chair pour la vie du monde » (Jn 6, 51).

L'Écriture appelle pain toute nourriture ; ainsi il est dit de Moïse : « Pendant quarante jours, il resta sans manger de pain et sans boire d'eau » (Dt 9, 9). Le Verbe nourrit de bien des manières ; car tous ne peuvent supporter la vigueur et la force tonifiante des divins enseignements. Pour donner une nourriture solide aux plus parfaits, Jésus dit : « Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde » ; et un peu plus loin : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et moi je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est une vraie nourriture, mon sang est un vrai breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. De même que mon Père, qui est vivant, m'a envoyé et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mange vivra aussi par moi » (Jn 6, 53-57).

Le Verbe de Dieu devenu pain

La nourriture véritable est donc la chair du Christ, qui comme Verbe de Dieu est devenu chair, selon la parole : « Et le Verbe s'est fait chair » (Jn 1, 14). Lorsque nous le mangeons et le buvons, « il fixe sa demeure parmi nous ». Lorsqu'il est distribué, s'accomplit la parole : « Nous avons contemplé la gloire » (Jn 1, 14). « Tel est le pain descendu du ciel. Il n'est pas comme celui qu'ont mangé vos pères... et ils sont morts ; celui qui mange ce pain vivra éternellement » (Jn 6, 58).

Lorsque Paul parle aux Corinthiens comme à de petits enfants, qui marchent comme des êtres de chair, il dit : « C'est du lait que je vous ai donné, non une nourriture solide » vous ne pouviez encore la supporter. Mais vous ne le pouvez pas davantage à présent, car vous êtes encore charnels » (1 Co 3, 2.3). Et dans l'épître aux Hébreux : « Vous en êtes venus à avoir besoin de lait, non de nourriture solide. Qui est encore au lait ignore la doctrine de justice ; ce n'est qu'un petit enfant. La nourriture solide est pour les parfaits, pour ceux dont les facultés ont été formées par la pratique au discernement du bien et du mal » (He 5, 12-14). A mon jugement, la parole : « Tel croit pouvoir manger de tout ; tel autre, qui est faible, ne mange que des légumes » (Rm 14, 2) ne vise pas essentiellement la nourriture corporelle mais les paroles de Dieu qui nourrissent l'âme. Celui qui est vraiment fidèle et parfait peut tout prendre, comme le prouve la parole : tel croit pouvoir manger de tout ; mais celui qui est faible et imparfait doit se contenter des enseignements simples, insuffisants pour tonifier pleinement ; c'est de lui que Paul parle quand il dit : « tel autre qui est faible ne mange que des légumes ».

Au dire de Salomon, dans les Proverbes, le simple qui n'a point l'intelligence des dogmes les plus élevés et les plus tonifiants – sans pour autant être dans l'erreur – l'emporte sur un autre, plus habile et plus affiné, à l'intelligence plus déliée, mais qui ne pénètre pas la parole de paix et ne découvre pas l'harmonie de l'ensemble. Voici le texte : « Il

vaut mieux être invité avec affection à manger des herbes qu'à manger le veau gras avec haine » (Pr 15, 17). Un repas simple et frugal, servi avec bonne grâce par ceux qui ne peuvent nous offrir davantage nous est plus agréable que les discours divers de ceux qui ne connaissent point Dieu et qui annoncent une doctrine autre que celle du Père de notre Seigneur Jésus, qui nous a donné la Loi et les Prophètes.

Demandons donc au Père le pain de vie qui est le pain suprasubstantiel, de peur que nos âmes ne languissent de faim et ne meurent pour avoir manqué de la parole du Seigneur.

Le mot « epiousios »

Il nous faut examiner maintenant ce que signifie le mot suprasubstantiel. Le terme *epiousios* n'est jamais employé par les maîtres grecs, il n'est pas davantage usité dans le langage courant ; il semble avoir été forgé par les évangélistes. Matthieu et Luc sont d'accord sur le mot et n'offrent aucune variante. Il en est de même d'autres mots employés par ceux qui ont traduit le texte hébreu de l'Écriture. Quel Grec s'est jamais servi, par exemple, des mots enôtizou ou akoustithêti pour signifier « reçois dans les oreilles » ou « fais entendre ? »

Nous trouvons un terme analogue à *epiousios* dans le livre de Moïse, qui le place sur les lèvres de Dieu : « Vous serez pour moi un peuple *periousios* » (Ex. 19, 6). L'un et l'autre semblent dériver de *ousia*. Le premier désigne le pain transformé en notre substance, le second, le peuple vivant autour de la substance divine et qui participe à elle.

La substance proprement dite est constituée, selon ceux qui y voient les êtres incorporels, d'une existence ferme, sans accroissement ni diminution. Le propre des corps, au contraire, consiste à pouvoir croître et se corrompre, à cause de leur instabilité ; ils ont besoin de se soutenir et de se nourrir. Au temps où ils acquièrent plus qu'ils ne perdent, ils se développent ; s'ils acquièrent moins, ils diminuent. S'ils ne reçoivent rien de l'extérieur, ils sont en chute libre.

Pour ceux qui jugent la substance corporelle secondaire, celle des corps dominante. Voici ses caractéristiques : la

substance est la matière première qui donne l'existence ou la matière qui permet aux corps d'exister ou la matière dénommée, d'après son origine.

Le premier subsistant est sans propriété, il préexiste à tous les êtres, il demeure immuable, d'après sa nature propre, il peut accueillir transformations et changements, tout en demeurant le même. La substance est donc sans détermination ni forme, selon sa propre raison d'être, sans limite à sa grandeur, ouverte à toute détermination, comme un bien pour lui préparé.

Les mêmes appellent qualités au sens large les énergies et les actions en général, qui possèdent mouvements et habitudes. Ils affirment que la substance, selon sa nature propre ne participe à aucun d'eux ou d'elles : tout en étant inséparable de l'une d'elles, mais elle est à même de provoquer toutes les énergies, qui agissent et transforment.

La tension inhérente à la substance est indépendante de toute détermination, mais cause toutes les activités qu'elle met en œuvre. Les mêmes auteurs ajoutent qu'elle est tout à fait muable et divisible, que toute subsistance peut être mélangée ou unie à une autre[22].

Nous avons fait des recherches sur la notion de substance, à cause du pain *epiousios* et du peuple *periousios ;* nous avons expliqué les diverses significations du mot. Auparavant nous avions montré que le pain que nous devions demander était spirituel. La substance du corps de celui qui s'en nourrit, ainsi le pain de vie descendu du ciel, donne sa propre vertu à l'esprit et à l'âme de celui qui le mange. De la sorte, il devient le pain supersubstantiel que nous demandons. Les aliments, qu'il s'agisse de la nourriture solide des athlètes, de lait ou de légumes, nourrissent et fortifient différemment ceux qui les prennent, il en est de même de la parole de Dieu : elle est du lait pour les enfants, un légume pour les faibles, de la viande pour les violents. Chacun en profite selon ses dispositions. Il existe cependant des aliments mortels, nuisibles ou défendus : ce qui s'applique, par analogie, à la diversité des enseignements, considérés comme une nourriture. Le pain supersubstantiel est adapté à notre nature raisonnable et appa-

22. Origène oppose ici la conception platonicienne à celle des stoïciens.

renté à la substance même ; il apporte à l'âme santé, vigueur et force ; il communique sa propre immortalité, car, pour qui le mange, le Verbe de Dieu est immortalité.

L'arbre de vie

Le pain supersubstantiel est appelé dans l'Écriture, me semble-t-il, d'un autre nom, celui d'arbre de vie, grâce auquel celui qui tend la main pour en prendre vivra éternellement : Salomon l'appelle sagesse de Dieu : « Elle est un arbre de vie pour ceux qui l'embrassent ; heureux ceux qui vont à elle comme au Seigneur » (Pr 3, 18). Les anges eux-mêmes se nourrissent de la sagesse de Dieu, en elle ils puisent la force pour accomplir leur mission, en contemplant la vérité et la sagesse. D'après les Psaumes, les anges se sustentent et les hommes de Dieu, appelés Hébreux, mangent pour ainsi dire avec eux ; il est écrit : « L'homme a mangé le pain des anges » (Ps 78, 25). Nous ne serons pas assez faibles d'esprit pour imaginer qu'il s'agit ici d'un pain matériel, semblable à celui qui est tombé du ciel sur les Hébreux, à leur sortie d'Égypte, lorsqu'il est dit que les hommes participent à la table des anges, qui servent Dieu.

Puisque nous étudions le pain supersubstantiel, l'arbre de vie, la sagesse de Dieu et la nourriture commune aux hommes et aux anges, il n'est peut-être pas inutile de nous occuper des trois hommes, reçus par Abraham, dont parle la Genèse. Ils se nourrissent de trois mesures de froment que l'on pétrit pour en faire des pains cuits sous la cendre. Il ne faut pas prendre ces paroles à la lettre mais en figure. Les saints peuvent parfois partager une nourriture spirituelle et raisonnable, avec les hommes et même avec les puissances divines, pour en bénéficier ou manifester ce qui les rassasie.

Les anges, de leur côté, s'en réjouissent et permettent aux saints de mieux assimiler les enseignements reçus. Il ne faut pas s'étonner de voir l'homme nourrir les anges puisque le Christ lui-même déclare se tenir devant la porte et frapper, afin d'entrer et de prendre son repas avec celui qui lui a ouvert ; puis, à son tour, le Seigneur rassasiera de ses propres biens celui qui, selon ses moyens, aura nourri le Fils de Dieu.

Le pain qui nous fait fils de Dieu

Celui qui reçoit le pain supersubstantiel affermit son cœur et devient le fils de Dieu. Celui qui s'unit au dragon n'est autre que l'Éthiopien, changé lui-même en serpent par les ruses du dragon. S'il demande le baptême, il entend les invectives du Verbe : « Engeance de vipères, serpents, qui vous a suggéré de vous soustraire à la colère de Dieu » (Mt 3, 7) ? David dit, à propos du corps du dragon mangé par les Éthiopiens : « Tu as brisé les têtes des monstres, sur les eaux, tu as fracassé les têtes du Léviathan, pour en faire le régal des peuples éthiopiens[23] » (Ps 74, 13-14).

S'il n'y a pas de contradiction, lorsque le Fils de Dieu comme le diable continuent à subsister, quand l'un et l'autre deviennent la nourriture de tel ou tel, pourquoi craindre d'admettre que les hommes peuvent être nourris par les puissances bonnes ou mauvaises ? Avant d'entrer en relation avec Corneille et son entourage de Césarée, pour leur partager les paroles de vie, Pierre voit dans le ciel une grande nappe, retenue par les quatre coins ; dedans se trouvaient tous les quadrupèdes, les reptiles et les animaux de la terre. Une voix lui ordonne ; debout, tue et mange. Pierre refuse d'abord et dit : Jamais je n'ai rien mangé de souillé ni d'impur. La voix lui défend d'appeler aucun homme commun ou impur, car il ne doit pas déclarer souillé ce qui a été purifié. Le texte dit :

23. Ici – comme d'ailleurs en d'autres passages – il existe des variantes entre le texte biblique qu'Origène a sous les yeux et le nôtre. Pour comprendre l'allusion, il faut se rappeler que l'hébreu syîm (que les Septante comme la Vulgate traduisent par l'Éthiopien) signifie les habitants du désert, c'est-à-dire les animaux sauvages, qui se nourrissent de cadavres. D'après la légende juive, Dieu a conservé, au contraire, le corps de Léviathan (roi d'Égypte) pour le servir aux justes, au repas inaugural du siècle futur.

« Ce que Dieu a déclaré pur, ne l'appelle pas souillé » (Ac 10, 15). La loi de Moïse distingue donc la nourriture pure et celle qui est impure par les noms de plusieurs animaux qui offrent une analogie avec les mœurs différentes des êtres raisonnables. Ils sont utiles ou nuisibles, jusqu'à ce que Dieu ait tout purifié.

Quoi qu'il en soit des aliments, le pain supersubstantiel est unique : nous devons demander d'en être rendus dignes et d'être divinisés par l'usage du Verbe Dieu, qui au commencement est en Dieu.

On pourrait faire dériver aussi le mot ἐπιουσιος de ἐπιεναι, arriver, nous recevons alors ici l'ordre de demander le pain du siècle à venir, que Dieu nous donnerait par anticipation. Ce qui devrait nous être accordé nous le recevrions dès aujourd'hui, ainsi aujourd'hui désignerait le siècle présent, et demain le siècle à venir. Mais, à mon avis, la première explication est la meilleure.

Aujourd'hui

Il nous faut maintenant chercher à savoir ce que signifie le mot aujourd'hui, ajouté par Matthieu, ou l'expression chaque jour que nous trouvons chez Luc. L'Écriture appelle souvent aujourd'hui toute l'éternité. Ainsi dans le passage : « Il est le père des Moabites qui sont encore aujourd'hui » (Gn 19, 37), et c'est lui qui est le père des Ammonites que nous voyons encore aujourd'hui (Gn 19, 38) ; ailleurs : « Cette version s'est propagée chez les Juifs jusqu'aujourd'hui » (Mt 28, 15) et dans les Psaumes : « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs » (Ps 95, 8) ; nous le trouvons très clairement affirmé chez Josué : « Aujourd'hui ne vous écartez pas du Seigneur » (Jos 24, 14).

Si aujourd'hui désigne tout le temps présent, *hier* marque peut-être le siècle passé. Il nous semble qu'il en est ainsi dans les Psaumes et chez Paul dans la lettre aux Hébreux.

Dans les Psaumes : « Mille ans sont à tes yeux comme le jour d'hier qui a passé » (Ps 90, 4) (il s'agit du célèbre millénaire qui est comparé au jour d'hier et opposé à aujourd'hui). Chez l'Apôtre : *Hier et aujourd'hui.*

Le sens de la formule *chaque jour* paraît clair désormais. Celui qui prie aujourd'hui le Dieu qui existe d'éternité en éternité, afin d'être gratifié non seulement aujourd'hui mais chaque jour, par Celui qui « peut faire infiniment au-delà de nos demandes et de nos pensées » (Ep 3, 20), celui-là pourra recevoir, pour parler en hyperbole, libéralité plus grande que « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce à quoi le cœur de l'homme n'a pas songé » (1 Co 2, 9).

Le temps et son accomplissement

Les nouvelles lunes sont cyclées sur je ne sais quel système solaire. Si le premier mois, si le dixième jour de ce mois et la fête des azymes, du 14e au 21e jour (Ex 12, 18) représentent « l'ombre des biens à venir », et qui est sage et le confident de Dieu pour reconnaître « le premier mois et le dixième jour » ?

Que dire de la fête de sept semaines (Dt 16, 9) et des sept mois dont la nouvelle lune coïncide avec le jour où retentissent les trompettes, et le dixième, avec le jour des expiations (Lv 23, 24-28) ? Dieu seul qui les a ordonnés en connaît la signification.

Qui possède suffisamment l'esprit du Christ pour comprendre le sens de l'émancipation de l'esclave égyptien, la septième année (Ex. 21, 2), de la remise des dettes et de la mise en jachère de la terre (Lv 25, 4-7) ? Il existe une célébration encore plus solennelle que celle de la septième année à savoir l'année du Jubilé (Lv 25, 8).

En percevoir la signification ou discerner les ordonnances qui s'accompliront un jour demeure caché sauf pour celui qui connaît les desseins du Père, concernant l'économie du monde et qui se réalisent selon ses jugements impénétrables et sur ses voies incompréhensibles (Rm 11, 34).

Il m'est arrivé souvent d'être embarrassé, en comparant deux textes de l'Apôtre et de me demander comment

s'achèveront les siècles, au cours desquels Jésus est apparu une seule fois pour détruire les péchés, si à celui-ci doivent succéder des siècles à venir. Voici les textes en question : « Maintenant, il n'a paru qu'une seule fois, à la fin des temps pour abolir le péché par son sacrifice » (He 9, 26). Et : « Afin de révéler dans les siècles à venir les trésors inouïs de sa grâce par sa bonté pour nous » (Ep 2, 7).

En face d'une telle difficulté, voici ma pensée : L'année s'achève le dernier mois, après lequel vient le commencement d'un autre mois ; ainsi peut-être, lorsque plusieurs siècles – qui sont comme une année de siècles – seront révolus, le siècle présent sera achevé ; après lui viendront les siècles futurs qui commenceront par *le siècle à venir.* Dans ces siècles futurs, Dieu révélera les trésors de sa grâce, dans sa bonté. Pendant le siècle présent, le plus grand pécheur, celui qui a blasphémé contre l'Esprit, sera possédé par le péché ; mais dans l'avenir, du début à la fin du siècle futur, je ne sais comment il sera traité.

Celui qui considère ces choses, qui repasse en son esprit la semaine de siècles, afin de contempler un saint sabbat, et le mois de siècles, afin de voir la sainte néoménie de Dieu, et l'année de siècles, afin de considérer les fêtes de l'année, où tous les enfants mâles doivent paraître devant le Seigneur Dieu, et les années proportionnelles à tant de siècles afin de comprendre la septième et la sainte année enfin, les sept semaines d'années de siècles, afin de louer celui qui a établi des lois si merveilleuses : celui-là, dis-je, peut se demander : Comment peut-on s'occuper méticuleusement de l'infime partie d'une heure d'un jour du siècle présent et ne pas tout mettre en œuvre pour se préparer et se rendre digne de recevoir le pain supersubstantiel de le recevoir *chaque jour ?*

Le sens de la formule chaque jour paraît clair désormais. Celui qui prie aujourd'hui le Dieu qui existe d'éternité en éternité, afin d'être gratifié non seulement aujourd'hui mais chaque jour, par celui qui « peut faire infiniment au-delà de nos demandes et de nos pensées » (Ep 3, 20), celui-là pourra recevoir, pour parler en hyperbole, libéralité plus grande que ce « que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce à quoi le cœur de l'homme n'a pas songé » (1 Co 2, 9).

Toutes ces considérations me semblaient nécessaires pour comprendre les mots aujourd'hui et chaque jour lorsque nous demandons au Père de nous donner le pain supersubstantiel. Si nous examinons le mot *nous,* dans le deuxième évangile, où est écrit non pas donne-nous aujourd'hui notre pain supersubstantiel, mais donne-nous chaque jour, notre pain supersubstantiel, il faut chercher aussi comment ce pain est nôtre. L'Apôtre enseigne que vie, mort, présent et avenir, tout appartient aux saints. Mais il n'est pas nécessaire de développer ici cette idée.

Remets-nous nos dettes

28. « Remets-nous nos dettes, comme nous les avons remises à nos débiteurs » (Mt 6, 12), ou, selon la formule de Luc : « Et remets-nous nos péchés, car nous-mêmes avons pardonné à tous ceux qui nous ont offensés » (Lc 11, 4). L'Apôtre dit au sujet des dettes « Rendez à chacun ce qui lui est dû, à qui l'impôt, à qui les taxes, à qui la crainte, à qui l'honneur. Ne soyez en dette envers personne, sinon de mutuelle charité » (Rm 13, 7.8). Nous avons des devoirs à remplir, non seulement en donnant, mais encore en parlant avec bienveillance et en accomplissant certaines bonnes actions. Nous devons avoir même certaines dispositions à l'endroit des autres. Nous payons ces dettes en observant la loi divine ; ou bien nous refusons de les payer, si nous méprisons la saine raison, et nous restons des débiteurs.

Ce que nous devons

Aussi nous faut-il penser, à propos des dettes que nous avons contractées à l'égard de nos frères, à ceux qui, avec

nous, sont renés dans le Christ par les paroles sacrées, et à ceux qui ont mêmes pères et mères que nous. Il existe aussi des dettes à l'endroit des concitoyens et d'autres, communes, à l'égard de tous les hommes, d'autres envers nos hôtes, envers ceux qui ont l'âge des pères, d'autres enfin à l'endroit de ceux que nous devons honorer comme des fils ou des frères. Celui qui ne s'acquitte pas des dettes contractées envers ses frères reste leur débiteur. Si nous frustrons nos frères de ce que nous prescrit l'esprit de charité ou de sagesse, notre dette est encore plus considérable. Nous pouvons aussi être débiteurs à l'égard de nous-mêmes : nous devons nous servir de notre corps, mais non pas l'épuiser, à force de plaisirs ; nous devons prendre soin de notre âme, veiller à l'acuité de notre esprit, rendre notre langage courtois, charitable, jamais vain. Si nous nous grevons de dettes à l'égard de nous-mêmes, notre faute en sera plus lourde encore.

Puisque nous sommes surtout l'œuvre et la création de Dieu, il faut lui réserver notre affection, l'aimer de tout notre cœur, de toutes nos forces, de tout notre esprit. Si nous ne nous acquittons pas de ce devoir, nous restons les débiteurs de Dieu et nous péchons envers le Seigneur. Qui alors priera pour nous ? « Si un homme pèche contre le Seigneur, qui priera pour lui ? » (1 S 2, 25) dit Élie au livre des Rois.

Nous sommes aussi débiteurs du Christ qui nous a rachetés par son propre sang, comme tout esclave reste débiteur du maître qui l'a acheté, et pour lui a déboursé une somme d'argent. Nous avons contracté également une dette à l'égard de l'Esprit Saint ; nous le payons, lorsque nous évitons de contrister celui, par qui nous avons été marqués d'un sceau, pour le jour de la rédemption (Ep 4, 30) ; en ne l'attristant pas, nous portons les fruits escomptés, grâce à sa présence qui fait vivre notre âme.

S'il nous est difficile de savoir quel est l'ange de chacun de nous, qui voit sans cesse la face du Père qui est dans les cieux (Mt 18, 10), il demeure toutefois évident qu'à lui aussi nous sommes débiteurs. « Nous avons été livrés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes » (1 Co 4, 9) : le directeur

d'un théâtre est obligé de produire le spectacle prévu, sinon il s'expose à être puni et bafoué par les spectateurs lésés. Il en est de même de nous : nous devons produire devant l'univers, devant les anges et les hommes ce que nous avons appris de la sagesse.

En dehors de ces obligations universelles, il existe la dette de la veuve dont l'Église prend soin, celle du diacre, du prêtre et la dette de l'évêque, la plus lourde, puisque, si elle n'est pas acquittée, le Sauveur l'exige de l'Église entière.

Déjà l'Apôtre a parlé d'une dette commune à l'homme et à la femme : « Que le mari remplisse son devoir envers sa femme, et pareillement la femme envers son mari et il ajoute : Ne vous trompez pas l'un l'autre » (1 Co 7, 3). Chaque lecteur peut donc faire le bilan de ses dettes. Ai-je besoin d'ajouter que sa conscience est grevée de tout ce qu'il n'acquitte pas, et délestée de tout ce qu'il a soldé. Aussi longtemps que nous sommes en vie, il n'est pas une heure du jour ou de la nuit, où nous ne devions quelque chose.

Quand quelqu'un a contracté une dette, il la solde ou ne la solde pas ; l'un ou l'autre peut arriver dans cette vie. Parmi les hommes, les uns ne doivent rien à personne, d'autres paient la plus grande partie de leurs dettes, d'autres ne s'acquittent que d'une petite part, d'autres enfin ne soldent rien et doivent tout. Mais celui qui liquide toutes ses obligations peut avoir besoin d'une remise pour des dettes antérieures, il l'obtiendra raisonnablement, s'il s'est toujours efforcé de payer aux échéances voulues.

Toutes les activités perfides, qui demeurent gravées dans notre raison, deviennent un acte rédigé contre nous (Col 2, 14), sur lequel nous serons jugés ; elles sont, pour ainsi dire, enregistrées dans le livre qui sera produit, « quand nous comparaîtrons devant le tribunal du Christ, pour que chacun reçoive le salaire de ce qu'il aura fait pendant qu'il était dans son corps, soit en bien, soit en mal » (Rm 14, 10 ; 2 Co 5, 10). Le Livre des Proverbes fait allusion à ces dettes, quand il écrit :

Ne te lie pas par gage, si tu respectes ta face ;
Car, si tu n'as pas de quoi restituer,
Ils prendront jusqu'à la couverture de ton lit (Pr 22, 26.27).

Ce qu'on nous doit

Nous ne sommes pas seulement débiteurs, nous sommes aussi créanciers. Parmi les hommes, les uns nous sont obligés à cause de notre qualité d'hommes, les autres, à cause de notre titre de citoyen, de père ou de fils ; les épouses, parce que nous sommes leurs maris ; nos amis, à titre de réciprocité. A l'égard de tant de débiteurs, qui peut-être ont de l'arriéré, nous nous comporterons de façon humaine ; nous ne nous souviendrons pas de leurs dettes, mais des nôtres que souvent nous avons omis d'acquitter aux hommes et même à Dieu.

Nous nous rappellerons les obligations que nous n'avons pas soldées, les fraudes que dans le passé nous avons commises à l'égard du prochain ; et nous serons plus indulgents pour nos débiteurs qui ne paient pas leurs dettes. Nous ne perdrons surtout pas la mémoire des fautes que nous avons commises à l'égard de Dieu, en parlant mal de sa grandeur, en méçonnaissant la vérité, en murmurant par impatience, dans nos adversités.

S'il nous arrivait d'être durs avec nos débiteurs, nous partagerions le sort de cet homme qui n'a pas voulu remettre la créance de cent deniers à son compagnon d'esclavage, après que le maître l'eut tenu quitte de sa dette. La parabole de l'Évangile raconte qu'alors le maître le fit lier et l'obligea à rembourser ce qu'il lui devait : « Serviteur méchant et paresseux, ne devais-tu pas avoir pitié de ton compagnon, comme moi-même j'avais eu pitié de toi ? Jetez-le en prison, jusqu'à ce qu'il ait soldé tout ce qu'il doit ». Le Seigneur ajoute : « C'est ainsi que vous traitera mon Père céleste, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur » (Mt 18, 23-35).

Il nous faut pardonner à ceux qui affirment se repentir des fautes commises contre nous, même après récidive. « Si, sept fois le jour », dit le Seigneur, « ton frère pèche contre toi et que sept fois il revienne à toi en disant : Je me repens, tu lui pardonneras » (Lc 17, 3.4). Ce n'est pas nous qui serons durs à l'égard de ceux qui ne se repentent pas : ils se nuisent à eux-mêmes. Car « celui qui rejette la correction méprise son âme »

(Pr 15, 32). Il faut même chercher à soigner de son mieux ces hommes, pervertis au point de ne plus percevoir leur misère qui les aveugle ; leur méchanceté les enivre plus pernicieusement que le vin.

La remise des dettes

Lorsque Luc écrit : Pardonne-nous nos péchés (les péchés provenant de nos dettes), il exprime la même chose que Matthieu, bien que ce dernier ne semble pas envisager le cas de celui qui ne veut pardonner qu'aux seuls débiteurs repentants. En effet, Luc rapporte l'ordre du Sauveur et ajoute : « Car nous remettons à tous ceux qui nous doivent » (Lc 11, 4). Nous avons donc le pouvoir de remettre les fautes commises contre nous, ce qui découle avec clarté de la parole : « comme nous remettons à nos débiteurs », et de celle-ci : « car nous remettons à tous ceux qui nous doivent ».

Celui qui agit sous l'impulsion de Jésus, comme les apôtres, qui, par ses fruits, manifeste qu'il a reçu l'Esprit Saint et qui, devenu spirituel, obéit aux impulsions de l'Esprit comme un fils de Dieu, en agissant en tout selon sa raison, celui-là remet ce que remet Dieu et retient les péchés irrémissibles. Comme les prophètes, qui n'exprimaient pas leurs propres idées mais la volonté de Dieu, lui aussi, il est au service de Dieu qui seul a pouvoir sur les péchés.

Voici en quels termes l'Évangile selon Jean rapporte le pouvoir de remettre les péchés, donné aux apôtres : « Recevez l'Esprit Saint : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez » (Jn 20, 22.23). Celui qui prendrait ces mots sans discernement pourrait reprocher aux apôtres de n'avoir pas remis à tous les hommes leurs péchés, afin que tous en soient quittes ; mais d'avoir retenu les péchés chez quelques-uns, si bien que Dieu les leur aura retenus à son tour.

La Loi nous fournit ici un bon exemple pour montrer que c'est Dieu qui remet les péchés par l'entremise des hommes. Il est interdit au prêtre de la Loi d'offrir un sacrifice pour cer-

tains péchés, afin d'effacer les péchés de ceux qui en bénéficient. Il a pouvoir d'offrir un sacrifice pour certaines fautes involontaires, mais il n'offre ni holocauste, ni sacrifice pour effacer l'adultère, le meurtre volontaire ou d'autres péchés très graves. De même aussi les apôtres et les successeurs des apôtres, les prêtres, selon le Grand-Prêtre, connaissent la thérapeutique divine; ils ont été instruits par l'Esprit, ils savent pour quels péchés il faut offrir le sacrifice, en quel temps et de quelle manière; il savent aussi pour quels péchés ils doivent s'en abstenir. Ainsi le prêtre Héli, quand ses fils Phinées et Ophni, ont péché, est incapable de venir à leur aide pour remettre leur faute. Il l'avoue lorsqu'il dit: « Si un homme pèche contre un homme, on peut intercéder pour lui; mais si un homme pèche contre le Seigneur, qui priera pour lui » (1 Sm 1, 25)?

Je me demande comment certains hommes peuvent dépasser la juridiction de leur sacerdoce – par ignorance peut-être de la discipline religieuse – et se font fort de remettre les péchés d'adultère, de fornication, comme si la prière qu'ils prononcent sur les auteurs de pareils forfaits pouvait effacer des fautes mortelles[24]. Ils ignorent donc la parole: « Il y a un péché qui conduit à la mort; ce n'est pas pour celui-là que je demande de prier » (1 Jn 5, 16). Rappelons que le vaillant Job dit en offrant le sacrifice pour ses fils: « Peut-être que mes fils dans leur cœur auront offensé Dieu » (Jb 1, 5). Dans le doute, Job offre le sacrifice, même si le péché du cœur n'est pas allé jusqu'aux lèvres.

24. Texte longtemps mal interprété. Origène veut tracer les limites de la rémission par la prière et le sacrifice. Ce qui n'infirme en rien la pénitence publique avec excommunication, avec le pouvoir de rémission qui s'y exerce.

Et ne nous introduis pas dans une tentation, mais délivre-nous du Malin[25]

29. Les mots « Mais délivre-nous du Malin » ne sont pas dans Luc. Si le Sauveur ne nous fait pas demander l'impossible, il est bon de rechercher comment nous devons prier pour ne pas être soumis à la tentation, alors que toute la vie de l'homme est une continuelle tentation. Aussi longtemps que nous sommes sur la terre, nous sommes liés à la chair qui lutte contre l'esprit: « Le désir de la chair est hostile à Dieu et ne se soumet pas à la loi de Dieu » (Ga 5, 17); nous sommes donc soumis à la tentation (Rm 8, 7). Job, lui aussi, nous a enseigné que toute la vie de l'homme est tentation: « Toute la vie des hommes sur la terre n'est-elle pas tentation » (Jb 7, 1)? Même affirmation dans le Psaume 17: « En toi je serai délivré de la tentation » (Ps 17, 30). En écrivant aux Corinthiens, Paul ne dit pas que nous ne sommes pas tentés, mais simplement que nous ne serons pas tentés au-dessus de nos forces: « Aucune tentation ne vous est survenue, qui passât la mesure humaine. Dieu est fidèle; il ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces. A côté de la tentation, il placera les moyens qui vous permettront de résister » (1 Co 10, 13).

Nous ne sommes pas exempts de tentations: nous devons lutter contre la chair qui convoite et combat contre l'esprit ou bien contre l'âme de toute chair, qui est le cœur, d'un nom semblable au corps qu'elle habite; voilà la lutte dans laquelle sont engagés les hommes qui sont éprouvés par la tentation. Ou bien nous sommes des athlètes déjà accomplis, qui ne luttent plus contre le sang et la chair, qui ne sont plus éprouvés

25. Il ne peut être question de supposer que Dieu puisse être la cause positive de la tentation proprement dite (et non de l'épreuve). Le démon et non Dieu est le tentateur, dit Tertullien. Il faut interpréter le texte : « Garde-nous de consentir à la tentation ». Voir J. Carmignac, *Recherches sur le Notre Père, p.* 237-304.

par les tentations humaines déjà foulées aux pieds, mais nous devons combattre contre les Principautés, contre les Dominations, contre les souverains de ce monde de ténèbres, et contre les esprits du mal (Ep 6, 12).

Tentation dans la Bible

Comment le Sauveur peut-il nous demander de ne pas entrer en tentation, alors qu'à vrai dire Dieu tente tous les hommes ? Souvenez-vous, dit Judith, non seulement aux prêtres, mais aussi à tous ses lecteurs, de ce qui arriva à Abraham, combien il a tenté Isaac, ce que vécut Jacob, en Mésopotamie de Syrie, alors qu'il paissait pour Laban les brebis du frère de sa mère ; il les a éprouvés pour purifier leurs cœurs ; il corrige non pour perdre mais pour nous amender (Jd 8, 22-27). Et David affirme de tous les justes : « Nombreux sont les maux du juste » (Ps 34, 20), et l'Apôtre dans les Actes : « Il nous faut passer par bien des tribulations pour entrer dans le royaume de Dieu » (Ac 14, 22).

Si nous ne savons pas nous élever au-dessus du jugement de la masse, à propos de cette demande de ne pas entrer en tentation, il nous faut affirmer que les apôtres, eux aussi, n'ont pas été exaucés, lorsqu'ils faisaient cette prière ; ils ont enduré une foule de maux, pendant toute leur vie, des travaux, des emprisonnements, des coups, au-delà de toute mesure, souvent même la mort. Paul, en particulier, a reçu des Juifs cinq fois les trente-neuf coups ; trois fois il a fait naufrage. Il lui est arrivé de passer un jour et une nuit sur l'abîme (2 Co 11, 24.25) ; « il est pressé de toutes parts, contrecarré, persécuté, rejeté » ; il avoue : « Jusqu'à l'heure présente, nous souffrons de la faim et de la soif, nous sommes mis à nu et souffletés, nous sommes ballottés et épuisés à force de travailler de nos propres mains : maudits, nous bénissons, persécutés, nous endurons, blasphémés, nous consolons » (2 Co 4, 11-13). Si donc les apôtres n'ont pas été exaucés, quel espoir reste à ceux qui leur sont bien inférieurs, de voir Dieu exaucer leur prière ?

Il est écrit dans le Psaume : « Éprouve-moi, Seigneur et tente-moi ; passe au feu mes reins et mon cœur » (Ps 25, 2). Si quelqu'un ne prend pas garde à l'ordre du Seigneur il trouvera ces paroles contraires à ce que notre Seigneur nous a enseigné sur la prière. Qui imaginera les hommes soustraits aux tentations, alors qu'il sait leur mesure bien tassée ? Quand est-on à l'abri du péché sans effort ? Tu es pauvre ? prends garde « de ne pas jurer le nom de Dieu en vain » (Pr 30, 9). Tu es riche ? ne sois pas rassuré pour autant : le riche peut devenir menteur et dire dans son orgueil : Qui me voit ? Paul lui-même, comblé de richesse, celle de la parole comme celle de la science, est menacé de s'élever au-dessus des autres, il a besoin de l'aiguillon de Satan chargé de le souffleter, pour qu'il ne s'enorgueillisse pas. Si quelqu'un a bonne conscience et se croit épargné par le mal qu'il lise ce qui est écrit au deuxième livre des Paralipomènes au sujet d'Ezéchias qui est tombé pour s'être enorgueilli (2 Chr 32, 25-26).

Les situations de l'homme tenté

Nous n'avons pas parlé beaucoup des pauvres ; si quelqu'un n'en faisait pas grand cas sous prétexte qu'il n'y a pas de tentation pour la pauvreté, qu'il sache que le tentateur complote « contre le pauvre et l'indigent » (Ps 37, 14), surtout que, selon Salomon, « le pauvre ne peut résister aux menaces » (Pr 13, 8). Il est inutile de dénombrer les hommes qui, pour avoir abusé de la richesse, partagent le sort du riche de l'Évangile. Combien d'autres, supportant mal leur pauvreté, ont vécu d'une manière indigne des saints, et, par là, ont perdu l'espérance céleste ! Et ceux qui sont à mi-chemin entre richesse et pauvreté ne sont pas davantage préservés par leurs médiocres ressources.

Un homme sain et bien portant s'imagine-t-il à l'abri de la tentation à cause de sa bonne santé ? « Qui détruit le temple de Dieu » (1 Co 3, 17), sinon les bien-portants ? Personne ne portera la contradiction, parce que ce sont des choses évidentes. Un malade évite-t-il facilement la tentation de

souiller le temple de Dieu, alors que son oisiveté accueille si vite des rêveries impures ? A quoi bon énumérer toutes les autres sollicitations qui le guettent, s'il ne garde pas son cœur avec vigilance ! Il en est beaucoup qui, brisés par les épreuves, ne sachant supporter courageusement la maladie, ont préféré voir leur âme malade plutôt que leur corps. D'autres, pour échapper à l'ignominie, ont rougi de porter noblement le nom du Christ : ils se sont précipités dans la honte éternelle.

La gloire des hommes met-elle à l'abri des tentations ? Combien dure est la parole qui les concerne : « Ils ont reçu leur récompense » (Mt 6, 2) ; elle s'adresse à ceux qui recherchent l'estime de la foule. Ils doivent redouter cette autre parole : « Comment pouvez-vous croire, vous qui tirez gloire les uns des autres et ne recherchez pas la gloire qui vient du Dieu unique » (Jn 5, 44) ? A quoi bon énumérer les chutes dans l'orgueil de ceux qui se croient nobles ; et la flagornerie malhabile de ceux qui baissent l'échine devant qui leur semble supérieur. Pareille bassesse éloigne de Dieu ceux qui n'ont pas une affection sincère : ils simulent ce qu'il y a de plus beau dans l'homme, la charité.

Il est donc vrai que « toute la vie de l'homme sur la terre est tentation ». Aussi prions-nous pour en être délivrés. Nous demandons non pas d'être soustraits à la tentation (ce qui est impossible surtout aux hommes sur la terre) mais de ne pas succomber, quand nous sommes tentés. Celui qui succombe à la tentation entre, à mon avis, dans la tentation, il est pris dans ses filets. Le Sauveur a pénétré lui aussi, dans ces filets, à cause de ceux qui s'y trouvaient pris ; « il regarde à travers les barreaux » (Ct 2, 9) ; il dialogue avec ceux qui s'y trouvent pris et sont entrés dans la tentation, il leur dit, à eux qui sont sa fiancée : « Lève-toi, hâte-toi, ma sœur, ma toute-belle, ma colombe » ! (Ct 2, 10).

J'ajouterai encore pour montrer que l'homme est tenté sans cesse : pas même l'homme qui, jour et nuit, médite la loi de Dieu et s'évertue à mettre en pratique la parole : « La bouche du juste méditera la sagesse » (Pr 10, 31), n'est épargné par la tentation.

Combien se sont consacrés à l'étude des divines Écritures et ont mal interprété les promesses qui se trouvent dans la Loi et les Prophètes ? Ils ont versé dans des doctrines athées et impies ou parfois dans des croyances stupides et ridicules. D'autres, qui ne méritent pas les mêmes reproches ont néanmoins succombé aux mêmes erreurs.

Le même malheur est arrivé à bien des lecteurs des livres évangéliques et apostoliques ; ils ont inventé un autre Fils ou un autre Père que celui que les saints enseignent et que la vérité affirme. Celui qui erre sur Dieu ou son Christ, celui-là s'éloigne du vrai Dieu et de son Fils unique. Il n'adore pas réellement celui que sa folie a fabriqué, en imaginant que c'était le Père et le Fils. Il en souffre pour n'avoir pas compris la tentation que renferme la lecture des livres saints ; il n'était pas armé pour soutenir le choc ennemi.

La tentation permise par Dieu

Nous devons donc demander, non point d'échapper à la tentation – ce qui est impossible – mais de n'être pas surpris par elle, ce qui arrive à ceux qui sont joués et vaincus par elle. En dehors de la prière, il est ordonné « de ne pas entrer dans la tentation » (cf. Lc 22, 40), ce qui est clair d'après ce qui a été dit ; dans la prière, par contre, nous devons dire à Dieu : « Ne nous induis pas dans la tentation ».

> Voyons donc comment Dieu peut induire en tentation celui qui ne prie pas ou qui n'est pas exaucé. Il répugne, alors que l'homme est vaincu par la tentation, que Dieu puisse induire quelqu'un en tentation, comme s'il le livrait à la défaite. La difficulté subsiste, quelle que soit la façon dont nous expliquons la formule : *Priez pour ne pas entrer en tentation.* S'il est mal de tomber en tentation – ce que nous demandons à Dieu de nous épargner – n'est-il pas absurde d'imaginer que le Dieu bon, qui ne peut pas porter de fruits mauvais, puisse jeter quelqu'un dans le mal ?
>
> Il n'est pas inutile de citer ici les paroles de Paul dans l'épître aux Romains : « Se flattant d'être sages, ils sont

devenus fous, et à la gloire du Dieu immortel ils ont substitué des images représentant l'homme mortel, des oiseaux, des quadrupèdes, des reptiles. Aussi Dieu les a-t-il, par les convoitises de leur cœur, livrés à l'impureté, pour l'avilissement de leur propre corps » (Rm 1, 22-24). Et un peu plus loin : « C'est pourquoi Dieu les a livrés à de honteuses passions. Leurs femmes ont délaissé les relations naturelles pour celles qui sont contre nature ; pareillement les hommes, abandonnant les relations naturelles avec la femme, se sont consumés de désirs les uns pour les autres » (Rm 1, 26-27). Et encore : « Et puisqu'ils n'ont pas jugé bon de garder la vraie connaissance qui ne convient pas » (Rm 1, 28).

Il fallait citer tous ces textes pour ceux qui divisent la divinité ; il faut demander à ceux qui distinguent le bon Père de notre Seigneur du Dieu de la Loi[26], si le Dieu bon induit en tentation celui qui n'est pas exaucé dans sa prière, si le Père du Seigneur livre, par les convoitises mêmes de leur cœur, à l'impureté, pour l'avilissement de leurs propres corps ceux qui auparavant ont péché ; et si, comme ils prétendent, oublieux du jugement et des supplices, il les livre, dans leurs passions honteuses, à leur jugement pervers, pour faire ce qui ne convient pas ; comme s'ils n'avaient pas été livrés par Dieu aux passions de leur cœur, aux désirs honteux, à un esprit non éprouvé, afin de les condamner par là même.

Je sais bien que ces réflexions vont troubler vivement ces hommes. C'est pour cette raison qu'ils ont imaginé un autre Dieu que celui qui a créé le ciel et la terre. En trouvant dans la Loi et les Prophètes beaucoup de textes semblables, ils ont prétendu que celui qui prononçait de pareilles paroles n'était pas bon.

Quant à nous, devant les difficultés soulevées par ces mots : *Ne nous induis pas en tentation,* à propos desquels nous avons cité l'Apôtre, il nous faut voir si nous pouvons répondre à ces objections.

26. Il s'agit de l'hérétique Marcion, qui distingue les deux principes, l'un du bien l'autre du mal et oppose le Dieu de Jésus Christ à celui de l'Ancien Testament. Origène rejette toute prédestination au mal. Il croit d'ailleurs à la conversion et au salut final de tous.

Il semble que Dieu dispose toutes les âmes raisonnables, en vue de leur vie éternelle ; mais elles demeurent libres[27] ; grâce à leur liberté, elles peuvent s'élever et gravir le sommet de la perfection ; ou bien par négligence, s'enliser dans telle ou telle forme du mal. En guérissant trop facilement, certains hommes en viennent à mépriser leurs maladies passées, elles leur paraissent trop faciles à soigner et ils finissent par y retomber. Voilà pourquoi Dieu a raison de faire fi de leur méchanceté qui grandit au point de devenir incurable : à force de persévérer dans le mal, les hommes finissent par être rassasiés du péché jusqu'à la nausée, par en éprouver les méfaits et par haïr ce que d'abord ils ont étreint. Ils pourront ainsi guérir et conserver plus fermement la santé spirituelle recouvrée.

L'exemple du peuple juif dans le désert

Ainsi « la foule des fils d'Israël brûlèrent d'un grand désir, ils s'assirent en pleurant et dirent : Qui nous donnera de la chair à manger ? Nous nous souvenons des poissons que nous mangions pour rien en Égypte ; les concombres, les melons, les poireaux, les oignons et l'ail nous reviennent dans l'esprit. Nos yeux ne voient plus rien que la manne ». Plus loin : « Moïse entendit donc le peuple qui pleurait, chacun dans sa famille, à l'entrée de sa tente » (Nb 11, 4-6. 10). Et encore, le Seigneur dit à Moïse : « Tu diras au peuple : Purifiez-vous ; vous mangerez demain de la viande, car je vous ai entendu dire : Qui nous donnera donc de la viande à manger ? Nous étions bien en Égypte. Le Seigneur vous donnera donc de la chair, afin que vous mangiez, non pas un seul jour, ni deux jours, ni cinq, ni dix, ni vingt, mais pendant un mois entier, jusqu'à ce qu'elle vous sorte par les narines et qu'elle vous fasse soulever le cœur ; parce que vous avez rejeté le Seigneur qui est au milieu de vous, et que vous avez pleuré devant lui, en disant : Pourquoi sommes-nous sortis de l'Égypte » (Nb 11, 18-20) ?

27. Une fois de plus Origène revient sur la liberté, qu'il a développée dans le *De princ.*, III, 1.

Voyons donc si nous avons bien fait de citer cette histoire pour résoudre la difficulté que soulève la parole : Ne nous induis pas en tentation. « Brûlant d'un grand désir, la foule confuse des fils d'Israël pleurait ensemble ». Évidemment, aussi longtemps qu'ils ne possédaient pas ce qu'ils désiraient, ils ne pouvaient pas en éprouver le dégoût ni cesser d'en souffrir. Mais Dieu est bon, il aime les hommes : il satisfait leur faim sans laisser subsister de désir. Aussi ne restèrent-ils pas un seul jour, dit l'Écriture, sans manger de la viande, ne fût-ce que peu de temps, leur convoitise aurait continué à brûler et à consumer leur âme. Ce ne fut pas non plus en deux jours que Dieu apaisa leur désir ; il voulut en eux soulever le dégoût. Il ne se contenta donc pas de promesses, mais il les accabla en quelque sorte de ses dons, en disant : ce ne sera pas seulement cinq jours ni deux fois, ni quatre fois cinq jours que vous mangerez de la viande, mais pendant un mois entier, jusqu'à ce qu'elle vous sorte par les narines et que vous en ayez le choléra, afin que disparaisse votre convoitise dangereuse et déréglée.

Je vous ferai sortir ainsi de la vie, sans désir ; le souvenir de tout ce que vous avez souffert pour vous purifier de toute convoitise vous empêchera de jamais plus y retomber. Si par hasard, bien plus tard, vous venez à oublier toutes ces épreuves dues à la convoitise et que vous n'accueillez pas parfaitement la parole qui libère, vous retomberez dans vos malheurs. Enfin, si vous voulez revivre, vous le demandez à nouveau, vous méprisez ce que vous avez désiré et vous recherchez la nourriture céleste et ce qui est beau : de les avoir négligés vous a fait chercher le pire[28].

Autres exemples bibliques

C'est aussi le sort de ceux qui « ont substitué à la gloire du Dieu immortel des images représentant l'homme mortel, des oiseaux, des quadrupèdes, des serpents » (Rm 1,

28. Ce passage suppose la métempsycose, la transmigration des âmes, et, après les purifications le salut universel. Thèses qui seront condamnées en 553.

23), et pour avoir délaissé Dieu, ont été livrés, par les convoitises mêmes de leur cœur, à l'impureté, au point de déshonorer leurs propres corps. A un corps inanimé et insensible, ils ont donné le nom de Celui qui donne à tous les êtres sensibles et raisonnables, non seulement la sensibilité et la raison, mais à quelques-uns même la sensibilité et l'intelligence parfaites. A juste titre, ces hommes qui ont délaissé Dieu sont à leur tour. délaissés par lui ; ils sont livrés aux passions honteuses et reçoivent le salaire de l'erreur qui leur a fait aimer le plaisir grossier. Et ce salaire de l'erreur les frappe bien plus cruellement, lorsqu'ils sont livrés aux passions honteuses que s'ils étaient purifiés par un feu spirituel et jetés en prison, jusqu'à ce qu'ils aient payé jusqu'au dernier centime de leurs dettes.

Quand ils sont livrés à l'impureté, ils se souillent des crimes selon la nature aussi bien que contre la nature ; ils sont molestés par leur chair. Dans le feu et la prison ils reçoivent, non le salaire de l'erreur, mais le bienfait d'être purifiés des maux qui accompagnent l'erreur ; de la sorte, ceux qui ont aimé le plaisir sont délivrés de la souillure et du sang dont ils s'étaient chargés, sans savoir comment ils pourraient échapper à la perdition.

« Dieu lavera donc la souillure des fils et des filles de Sion et il purifiera le sang répandu, au souffle de la destruction » (Is. 4, 4). « Car il sera comme le feu qui fond les métaux, et comme l'herbe dont se servent les foulons » (Ml 3, 2) ; il lavera et purifiera ceux qui ont besoin de ces remèdes pour n'avoir pas voulu garder la vraie connaissance de Dieu. Ces hommes se livreront volontairement à ces épreuves, et haïront leur esprit mauvais ; car Dieu ne veut pas imposer le bien, il veut des êtres libres. A force de se livrer au mal, certains hommes n'en ressentent presque plus la honte, ils l'écartent pour l'avoir pris faussement pour un bien.

Dieu n'a-t-il pas endurci le cœur du Pharaon pour qu'il pût dire ce qu'il a déclaré avant son endurcissement : « Le Seigneur est juste, moi et mon peuple nous sommes des impies » (Ex. 9, 27) ? Il a d'autant plus besoin d'être endurci et de souffrir, que, si son endurcissement venait trop vite à prendre fin, il ne finirait pas par le mépriser comme un mal, et par là, se rendrait digne d'être encore

davantage endurci. S'il n'est donc pas « injuste de tendre des pièges aux oiseaux », comme disent les Proverbes (Pr 1, 17), Dieu a raison de nous mener dans le filet, selon la parole : « Tu nous as menés dans le filet » (Ps. 65, 11). Même le plus méprisable des oiseaux, le passereau, ne tombe pas dans le filet sans la volonté du Père ; s'il tombe, c'est pour s'être mal servi de ses ailes qui devaient le soulever dans les airs. Demandons donc dans notre prière de ne rien faire qui puisse nous induire en une tentation, soumise au juste jugement de Dieu ; ce qui arrive à quiconque est livré par Dieu, selon les convoitises mêmes de leur cœur à l'impureté, aux passions honteuses, à leur jugement pervers, pour faire ce qui ne convient pas.

Utilité de la tentation

A quelque chose tentation est bonne. Tous, sauf Dieu, ignorent ce que notre âme a reçu de Dieu, même nous. Mais la tentation le manifeste, pour nous apprendre à nous connaître, et par là, nous découvrir notre misère ; et nous obliger à rendre grâces, pour les biens que la tentation nous a manifestés. Déjà dans le livre de Job et du Deutéronome, le Seigneur déclare que l'épreuve sert à manifester les sentiments cachés de notre cœur. Car il est écrit : « Pour quelle raison crois-tu que je t'ai répondu, sinon pour te faire paraître juste » (Jb 40, 3) ? Et le Deutéronome : « Il t'a affligé de la faim ; il t'a donné pour nourriture la manne et t'a conduit dans le désert, où habitent le serpent terrible, le scorpion et le reptile, afin que soient connues les pensées de ton cœur » (Dt 8, 3.15).

Pour emprunter encore un exemple à l'histoire, rappelons que l'esprit d'Ève ne devint pas vulnérable et fragile au moment où elle désobéit à Dieu et écouta le serpent, il l'était auparavant ; le serpent s'approcha d'elle, parce que sa perspicacité lui avait découvert auparavant la faiblesse de la femme. Dieu, qui sonde les cœurs, « ne regarda point Caïn, ni ce qu'il lui avait offert » (Ge 4, 5). Mais la méchanceté de Caïn se fit jour, quand il fit périr son frère. De même pour Noé : s'il

n'avait pas bu le vin de la vigne qu'il avait plantée, jusqu'à s'enivrer et à paraître nu, l'irrévérence et l'impiété de Cham comme la vénération et le respect des autres frères, à l'endroit de leur père, n'auraient pas eu l'occasion de se manifester (Ge 9, 20-24).

De même aussi les embûches qu'Esaü tend à Jacob semblent provoquées par le vol de la bénédiction paternelle ; mais leurs racines plongeaient dans son âme, qui était « impudique et pécheresse » (He 12, 16). La pureté merveilleuse de Joseph, au-dessus de toute convoitise, ne nous serait pas connue, si sa souveraine n'avait pas brûlé pour lui (Ge 39, 7 ss.).

Voilà pourquoi, dans l'intervalle qui sépare les diverses tentations, nous devons regarder dans l'avenir et nous préparer à supporter tout ce qu'il nous réserve, de manière à n'être pas pris à l'improviste mais à nous trouver toujours prêts. Ce qui fera défaut à notre humaine fragilité, quand nous aurons fait notre possible, Dieu l'accomplira, lui qui, en toutes choses, collabore au bien de ceux qui l'aiment, de ceux dont il connaît d'avance, dans son infaillible prescience, ce qu'ils seront[29].

Délivre-nous du Malin

30. Par les paroles : « Ne nous induis pas en tentation », Luc me semble avoir également enseigné le : « Délivre-nous du Malin »[30]. Il semble bien que le Seigneur ait parlé de façon plus ramassée aux disciples assez avancés ; à la multitude qui avait besoin d'un enseignement plus étendu, il parle

29. Texte important pour étudier la doctrine de la grâce chez Origène.
30. Origène (comme les Pères grecs dans leur ensemble) lit le mot au masculin, alors qu'à la suite des Latins nous y voyons plus généralement un neutre : le mal.

de façon plus développée. Dieu nous délivre du Malin, non point quand l'ennemi ne nous attaque pas par ses artifices et ses suppôts, mais lorsque nous le tenons en échec, par une résistance forcenée. C'est ainsi que nous comprenons la parole : « Nombreux sont les maux du juste, mais de tous Dieu le délivre » (Ps 34, 20). Dieu nous délivre des tribulations, non pas au point de les supprimer – bien que Paul dise : « éprouvés de toutes parts » – mais dans les tribulations, nous ne sommes pas angoissés, grâce à l'aide de Dieu. D'après l'hébreu, la tribulation exprime un état indépendant de notre volonté ; tandis que l'angoisse dépend de nous, quand la tribulation nous écrase. Aussi Paul a-t-il pu écrire : « De toutes parts nous sommes dans la tribulation mais non pas dans l'angoisse » (2 Co 4, 8). A mon avis, nous trouvons la même pensée dans les Psaumes : « Dans la tribulation tu me mets au large » (Ps 4, 2). Le fait de mettre au large désigne la joie de l'esprit, dans les épreuves le calme qui vient de Dieu, et cela grâce au secours et à la présence du Verbe divin.

C'est de cette manière que nous sommes « délivrés du Malin ». Dieu a délivré Job, non pas au point d'empêcher le diable de le tenter, mais parce que jamais Job n'a péché devant le Seigneur et que sans cesse il s'est montré juste. Satan avait dit : « Est-ce sans intérêt que Job craint Dieu ? N'as-tu pas entouré comme d'un rempart sa personne, sa maison et tout son bien ? Mais étends un peu ta main et touche tout ce qu'il possède, pour voir s'il te bénit encore en face » (Jb 1, 9-11). Et Satan fut couvert de confusion pour avoir calomnié Job. Celui-ci, en proie à tant de maux, ne parle pas contre Dieu comme l'avait prétendu l'Adversaire ; alors même qu'il est livré au tentateur, il continue à bénir Dieu ; il rabroue sa femme qui lui dit : « Maudis le Seigneur et meurs ». Il la reprend en disant : « Tu parles comme une femme qui n'a pas de sens ; si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux » (Jb 2, 9-10) ?

Une seconde fois, Satan dit au sujet de Job à Dieu : « L'homme donnera toujours peau pour peau, et il abandonnera tout ce qu'il possède pour sauver sa vie. Mais étends ta main et touche ses os et sa chair, pour voir s'il te bénira en face » (Jb 2, 4-5). Il est vaincu par la vertu de l'athlète, et son mensonge est découvert. Malgré les plus dures épreuves, Job ne pécha point et ne proféra pas une parole contre Dieu. Il soutint deux combats et fut victorieux, un troisième engagement lui fut épargné. L'épreuve des trois combats fut réservée au Sauveur, comme elle nous est rapportée par trois évangélistes ; et le Sauveur, dans son humanité, vainquit trois fois l'ennemi.

Nous avons soigneusement scruté et médité les paroles du Seigneur, afin de demander à Dieu, en connaissance de cause, de ne pas entrer en tentation et d'être délivrés du Malin. D'avoir écouté Dieu, nous sommes dignes d'être exaucés par lui. Prions-le donc, si nous sommes tentés, de ne pas succomber, et si nous sommes visés par les traits enflammés du Mauvais, de ne pas être consumés par eux. Ils sont victimes des flammes ceux dont les cœurs, selon le mot de l'un des douze « sont comme un four » (Os 7, 6). Ceux qui tiennent en mains le bouclier de la foi échappent aux traits de feu du Mauvais. Ils ont, en effet, en eux « une source jaillissant pour la vie éternelle » (Jn 4, 14) qui arrête le feu du Malin et l'éteint par le flot des pensées divines et salutaires ; ces dernières sont gravées dans l'âme, qui s'efforce de devenir spirituelle, par la contemplation de la vérité.